A.V.A.

BULLETIN DES AMIS DU VIEIL ARLES

POUR LA PROTECTION DE SON PATRIMOINE HISTORIQUE ET ESTHÉTIQUE

N° 195 Mars 2024



Le centre hospitalier Joseph Imbert d'Arles a 50 ans.
(Photographie de 2012 © Philippe Piron.)

SOCIÉTÉ DES AMIS DU VIEIL ARLES
SOMMAIRE

- *ÉDITORIAL* **page 1**
Par Vincent RAMON

- *LE CENTRE HOSPITALIER D'ARLES* **page 3**
Par Paule BIROT-VALON

- *ARLES AUX TEMPS ROMAINS,*
FUNÉRAILLES ET NÉCROPOLES (II. RIVE DROITE) **page 23**
Par Jean PITON et Christophe GONZALEZ

- *SOUVENIRS DE LA VIE ASSOCIATIVE ARLÉSIENNE*
DANS LES PREMIÈRES DÉCENNIES DU XX^E SIÈCLE **page 39**
Par Jacques GARCIN

- *ARLES ET LES DÉBUTS DE L'AVIATION MILITAIRE* **page 53**
Par Christophe GONZALEZ

- *43° 67′ 66″ N & 4° 62′ 77″ E*
VOIR ARLES DANS LE MONDE PAR LA CARTE
LA TRAVERSÉE DU RHÔNE **page 63**
Par Jacques MAUDUY

- *FRÉDÉRIC MISTRAL ET ARCHAG TCHOBANIAN* **page 67**
Par Michèle TATARIAN

- *IN MEMORIAM : GUY BONNET* **page 71**
Par Remi VENTURE

COTISATIONS :
De janvier à décembre : *30* euros
(*36* euros pour les abonnements hors de France)
À faire parvenir uniquement à :
B.P. 10030 - 13633 Arles Cedex

Permanence **: mardi et jeudi de 14 h à 18 h**
Espace Mistral
2A boulevard Émile Combes ARLES
Entrée par le 2 rue Condorcet
Tél/Répondeur : 04 86 63 62 21
E-mail **: ava.arles@club-internet.fr**
SITE INTERNET : *www.amisduvieilarles.com*

ÉDITORIAL

« Partager »

Dans l'éditorial du bulletin précédent, « transmettre » est le verbe mis en exergue pour l'action des AVA, et aujourd'hui c'est « partager » qui devient notre priorité pour la reconnaissance et la mise en valeur de notre histoire et notre patrimoine.

Car dans ce monde en perpétuelle évolution, où les frontières semblent s'effacer et où les échanges culturels deviennent de plus en plus fréquents, le partage devient un pilier essentiel de notre société. Et de fait, les Amis du Vieil Arles étant, avec leurs objectifs connus, les gardiens et les ambassadeurs de ce patrimoine riche en histoire et en culture, il est de leur devoir de le partager avec le monde actuel… autant dans le sens sociétal que géographique.

C'est ainsi que depuis la création des AVA, à travers ce bulletin, véritable vitrine de notre identité, nous avons l'opportunité de créer un espace où le partage de nos connaissances, de nos découvertes et de notre passion pour le patrimoine arlésien est au cœur de chaque page. Que ce soit en explorant les trésors cachés de notre ville, en revenant sur les moments marquants de son histoire, petite ou grande, ou en célébrant les traditions qui nous lient, chaque article est une invitation au partage.

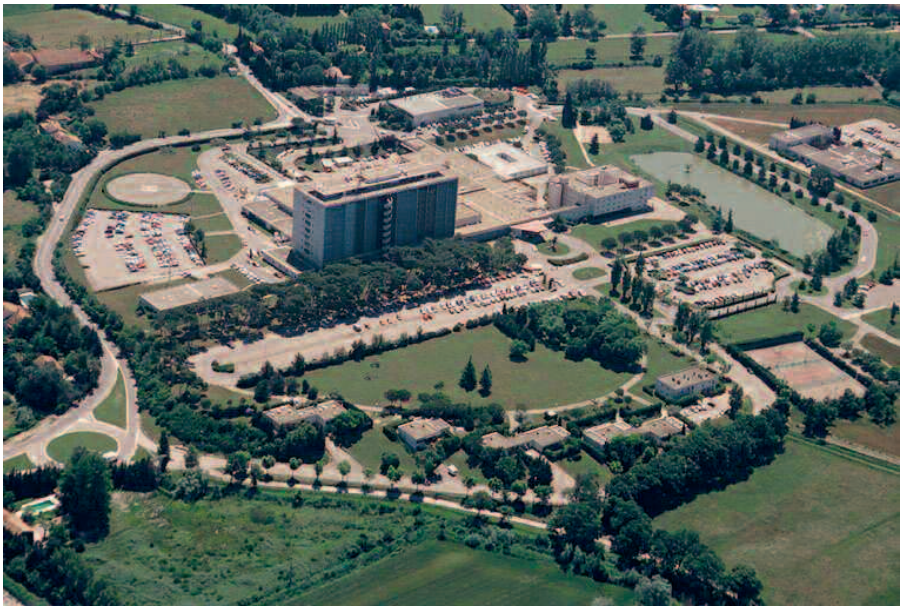
Comme l'affirmait Sénèque : *Un bien n'est agréable que si on le partage !* Alors, en partageant notre culture et notre patrimoine, nous contribuons à tisser des liens, à promouvoir la compréhension mutuelle et à renforcer notre sentiment d'appartenance à une communauté plus vaste. Que vous soyez un résident d'Arles, un amateur d'histoire ou un curieux avide de découvrir de nouveaux horizons, ce bulletin est votre invitation à vous joindre à nous dans cette aventure de partage et de découverte.

En cette année 2024, année « Frédéric Mistral », où l'on fête entre autres les 120 ans de son prix Nobel de littérature, je partage volontiers avec vous cette citation de notre chantre de la culture provençale qui écrivit en 1875 dans *Les Îles d'Or* :

Nous sommes les rejetons de la Grèce immortelle,
Nous sommes tes enfants, Orphée, homme divin !
Car nous sommes tes fils, ô Provence comtale.

Alors, que ce soit à travers les mots, les images ou les anecdotes, prenons ensemble le temps de partager la richesse de notre héritage culturel et de célébrer la diversité qui fait la beauté de notre monde. Car c'est dans le partage que se trouve la véritable essence de la culture et du patrimoine.

Vincent RAMON



Le centre hospitalier Joseph Imbert dans son environnement paysager.

LE CENTRE HOSPITALIER D'ARLES A 50 ANS

Nous devons à Paule BIROT-VALON cette contribution marquant les cinquante ans du centre hospitalier d'Arles, inscrit, rappelons-le, au titre des monuments historiques et labellisé « Patrimoine du XX^E siècle ». Elle y a effectué la quasi-totalité de sa carrière, de 1974, aux débuts de l'établissement, comme infirmière au bloc opératoire, jusqu'en 2012 au poste important de directrice des soins.

1 - Rappel historique sur la tradition hospitalière à Arles

En Europe occidentale, après la fin de l'Empire romain d'Occident, seule l'Église catholique et ses évêques peuvent constituer des structures de secours et d'accueil. Ainsi sont apparus les hôtels-Dieu. Celui d'Arles est l'un des premiers connus avec certitude, puisque c'est saint Césaire, évêque d'Arles de 503 à 543, qui le créa. Ainsi peut-on constater que la présence hospitalière à Arles a plus de quinze siècles d'existence aujourd'hui.

Le Moyen Âge, avec ses pèlerinages, ouvre une époque de grande piété et de ferveur chrétienne. Les hôpitaux connaissent alors une période d'immense prospérité pendant laquelle leur nombre va augmenter rapidement. La ville d'Arles compte alors onze établissements, hospices et hôpitaux. Les deux plus importants sont :

- l'hôtel-Dieu Saint-Esprit du Bourg : Émile Fassin le situe aux confins du bourg et empiétant sur le Méjan, vers l'extrémité sud de la rue Dulau actuelle ;
- l'hôtel Saint-Esprit de la Cité, ou de l'Arc admirable, situé place du Saint-Esprit, aujourd'hui place Voltaire, mais qu'on ne peut localiser avec précision, faute de vestiges identifiés.

L'établissement le plus ancien est la commanderie de Saint-Thomas des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem, située sur la rive droite du Rhône, dans le bourg de Trinquetaille, fondée vers 1116-1119 ; ses bâtiments furent détruits en 1358.

Les guerres mais aussi les problèmes de gestion – les aumônes et donations se raréfiant – expliquent les difficultés des établissements charitables. Dès 1477, les délibérations municipales dénoncent les gaspillages et la mauvaise administration des onze établissements, hospices et hôpitaux arlésiens. Au début du XV^e siècle ne subsistent plus que les deux hôpitaux du Bourg et de la Cité, devenus fort pauvres et en pleine décadence. L'archevêque d'Arles décrète alors la fermeture des trente-deux établissements charitables de la ville et leur regroupement en un seul, au centre de la cité. C'est ce que le conseil de ville décide le 28 juin 1489, mais il a fallu attendre l'arrêt du Parlement de Provence du 10 janvier 1543 pour que la construction d'un nouvel établissement, l'hôtel-Dieu du Saint-Esprit, soit décidée.

Il faudra cependant encore attendre le 24 février 1573 pour que soit posée la première pierre de l'hôtel-Dieu. Cet événement s'inscrit dans un double contexte : une période de prospérité et de modernisation de la ville, et une tradition hospitalière locale déjà bien ancrée. La levée d'un impôt exceptionnel sur Arles pendant cinq ans permettra le financement de sa construction et un autre, dû à Henri IV, sera dévolu à son fonctionnement. La construction de l'hôtel-Dieu s'étalera sur deux siècles : le XVIe pour les ailes nord et ouest et le XVIIe pour les deux autres, œuvres de Jacques Peytret.

À la fin du XVIe siècle, l'établissement dressé à l'emplacement actuel de l'espace Van Gogh reçoit malades, pauvres, invalides et enfants orphelins, grâce à de généreux donateurs, aux revenus fonciers de l'hôpital et aux aides de la ville. Un collège, présidé par l'archevêque, administre le lieu. Le personnel comprend principalement l'archiviste, le trésorier, le secrétaire, le maître d'hôtel, deux cuisiniers, un pharmacien et trois médecins ou chirurgiens. Des infirmiers prodiguent les soins sous la surveillance de recteurs appartenant au collège. C'est au XVIIe siècle que des religieuses hospitalières de Saint-Augustin viendront remplacer les infirmiers par demande de la reine Anne d'Autriche. Et c'est en 1895 que les sœurs augustines seront elles-mêmes remplacées par les sœurs hospitalières de Saint-Thomas.

L'activité de l'hôpital s'intensifie. En 1676, le recteur Romany décide de procéder à des travaux d'extension et fait appel à l'architecte Jacques Peytret, élève de Mansard et bâtisseur du nouvel hôtel de ville. Jacques Peytret a l'idée de clore l'hôpital en un quadrilatère, tel que nous le connaissons aujourd'hui. C'est dans cet immeuble que l'hôpital d'Arles fonctionnera jusqu'en 1974.

En 1784, Monseigneur Dulau innove en créant à l'hôpital un cours gratuit d'accouchement. Durant la Révolution, le grand hôtel-Dieu Saint-Esprit change de nom. Il est appelé Hospice d'humanité et profite de l'acquisition du couvent des Trinitaires, vendu aux enchères publiques, dont le cloître est utilisé pour la création de salles destinées aux maladies contagieuses. La Révolution constitue une période tourmentée dans l'histoire de l'hôpital.

En 1812, l'Hospice d'humanité d'Arles devient les Hospices civils de la ville d'Arles. L'hébergement des personnes âgées, assuré jusqu'à présent à l'Hôpital de la Charité, est transféré dans l'ancien couvent des Carmélites (actuellement hôtel Jules César, boulevard des Lices) et confié à l'administration hospitalière.

En 1835, les ailes nord et est de l'hôpital sont rehaussées d'un étage, afin d'ouvrir de nouvelles salles suite à une très grave épidémie de choléra. Les toits sont aménagés en dortoir pour les cholériques.

La vétusté de l'hôpital devenant flagrante, dès le 22 février 1877, on évoque déjà la construction d'un nouvel hôpital. Plus tard, malgré des améliorations indéniables (installation de l'électricité, salles d'opération, radiologie…), les bâtiments vénérables mais inadaptés et l'augmentation du nombre des entrées obligeront les responsables à envisager régulièrement l'édification d'un nouvel hôpital.

Le peintre hollandais Vincent Van Gogh y séjourne à deux reprises. Du 24 décembre 1888 au 7 janvier 1889, il est admis pour soigner une « plaie de l'oreille ». En état de crise et sous la pression des habitants du quartier de la Cavalerie qui pétitionnent, il y est de nouveau conduit en mars. Le docteur Rey prescrit son isolement et, au mois de mai, il est transféré à Saint-Rémy-de-Provence.

Au début du XXe siècle, une souscription publique à hauteur de 1 300 000 francs est lancée. En 1905-1906, un nouvel établissement serait construit sur un terrain de trois hectares acquis à cet effet et situé à Pont de Crau. Ce projet audacieux, avec plusieurs pavillons, ne verra pas le jour.

En 1927, l'hébergement des personnes âgées est transféré au « Parc Chiavary ». En 1936, des travaux de réfection sont entrepris à l'hôtel-Dieu, et les façades intérieures sont profondément modifiées. En 1938, un projet est confié à Gaston Castel (1886-1971), architecte en chef des Bouches-du-Rhône et acteur majeur de la scène architecturale régionale de l'entre-deux-guerres. Il avait été sollicité pour étudier l'opportunité d'exhausser l'hospice Chiavary. Mais cette option a été rapidement abandonnée au profit d'un projet plus ambitieux de construction d'un nouvel établissement hospitalier. Cependant sa poursuite est interrompue par la Seconde Guerre mondiale.

2 - Le docteur Joseph Imbert

Le docteur Joseph Imbert est né à Arles le 13 août 1903. Après ses études de médecine générale, il installe son cabinet rue Portagnel. Il est élu maire en 1934.

Parmi tous les problèmes qui le préoccupent, il en est un qui lui tient particulièrement à cœur : l'hôpital, bâtiment vétuste, insuffisant, insalubre et non fonctionnel, qui date de 1573 ! Il estime que la construction d'un nouvel hôpital constitue la priorité des priorités. En 1938, le projet présenté par l'architecte marseillais Gaston Castel est le premier à situer l'hôpital sur le plateau de Fourchon : avec ses pins magnifiques, c'était le lieu favori de promenade des Arlésiens avant le développement de l'automobile. Le site de Fourchon lui apparaît comme le meilleur emplacement. Le conseil municipal fait donc l'acquisition du terrain. Mais la guerre éclate en 1939. Le projet est alors bloqué. Joseph



Vue du site, sur le plateau de Fourchon,
sur lequel sera construit le centre de santé à partir de 1971.
(© Centre hospitalier Joseph Imbert.)

Imbert est mobilisé ; nous connaissons sa conduite héroïque, puisqu'après s'être engagé dans la Résistance, il fut arrêté, déporté et mourut au cours d'un bombardement en Allemagne en avril 1945. Il avait cependant pu faire entreprendre une étude géologique sur le plateau de Fourchon en mai 1942. Il ne verra malheureusement pas l'aboutissement de son projet, qui sera définitivement ajourné.

Lors de la réunion de la commission administrative du 15 mars 1946, il est décidé de mettre au concours le projet de construction d'un nouvel hôpital. Moins que jamais, l'ancien hôpital, vieux de plus de quatre siècles, ne répondait aux besoins quantitatifs et qualitatifs, liés d'une part aux progrès de la médecine et d'autre part à l'expansion démographique d'Arles et de son arrondissement, en constante progression.

Un concours est lancé le 15 janvier 1947 pour la construction d'un établissement de 469 lits.

Le terrain du plateau de Fourchon d'une superficie de sept hectares, convenait pour l'implantation de l'hôpital général. Or pour des raisons d'économie d'investissement et d'exploitation, les autorités administratives et les collectivités locales ont été unanimes à reconnaître l'intérêt que présenterait le rattachement à l'hôpital général du centre de santé mentale qui devait être construit dans l'arrondissement d'Arles.

En mai 1963, le conseil général décide de confier aux hospices civils d'Arles la construction et la gestion du quartier psychiatrique, modifiant ainsi le programme initial du centre de santé d'Arles. Les hospices civils se sont alors trouvés dans l'obligation de rechercher, parmi les terrains jouxtant celui du futur hôpital général, les parcelles les mieux adaptées à l'implantation du quartier psychiatrique.

Plusieurs projets de différents architectes ont été déposés, puis abandonnés ou rejetés. Finalement, deux architectes, Richet et Bourgoin, sont retenus. Mais leur avant-projet est rejeté successivement par la commission nationale de l'équipement et par le ministre le 26 avril 1965.

3 – La concrétisation du projet

Une nouvelle équipe d'architectes – Nelson, Remondet et Devinoy – est désignée le 18 mai 1965 avec laquelle un contrat est enfin établi le 10 décembre 1965. En septembre 1967, monsieur Chambrelan, directeur de l'établissement hospitalier d'Arles, présente à monsieur Charles Privat, alors maire d'Arles, les plans du nouvel hôpital, dus à ces trois architectes :

- André Remondet – 1908-1998 – Premier grand prix de Rome, membre de l'Académie des Beaux-Arts. Sa dernière réalisation importante sera l'ambassade de France à Washington (1982-1984) ;

- Pierre Devinoy – 1895-1979 – Architecte DPLG, agréé par le ministère de la Santé, il participa au renouvellement de l'architecture



Photographie de la maquette du projet du centre de santé d'Arles, 1969.
(Archives municipales, 3 Fi 23.)

hospitalière au cours de la seconde moitié du XXe siècle. Il fut directeur de l'École américaine des Beaux-Arts de Fontainebleau ;

- Paul Nelson – 1895-1979 – Né à Chicago. Après des études littéraires, les États Unis entrant en guerre, il s'engagea comme pilote d'aéronef pendant la Première Guerre mondiale. En 1920, il revint en France et s'inscrivit aux Beaux-Arts de Paris pour apprendre l'architecture. Après la Seconde Guerre mondiale, Paul Nelson dessina les plans de différents hôpitaux. Inauguré en 1974, le centre de santé d'Arles sera sa dernière réalisation hospitalière. Devenu professeur à l'École des Beaux-Arts de Marseille, Paul Nelson décèdera dans cette ville en 1979.

Dans les faits, Paul Nelson ne tarde pas à prendre la direction du trio : en premier lieu parce qu'il est particulièrement aguerri dans ce type de programme, mais aussi parce que sa nomination comme professeur à l'école d'architecture de Marseille en 1967 lui assure une proximité géographique qui en fait un interlocuteur privilégié. La paternité du centre de santé d'Arles revient donc à Paul Nelson, André Remondet et Paul Devinoy faisant finalement figure de collaborateurs. Mais il ne faut toutefois pas négliger le rôle joué par ces derniers :

- André Remondet, à qui le ministère de la Santé avait initialement confié le projet, prend en charge tous les aspects administratifs ;

- Pierre Devinoy a en charge l'exécution du projet, responsabilité qu'il avait déjà assumée à Saint-Lô et à Dinan ;

- enfin, un quatrième architecte, J.-P. Sabatie, intervient en tant que collaborateur.

La demande du permis de construire est envoyée au maire d'Arles en mars 1968. Les crédits étant prévus au Ve Plan, le chantier aurait dû démarrer dès la fin de l'année 1968, et Arles aurait possédé en 1971 le premier « centre de santé[1] » d'Europe.

En fait, l'ouverture du chantier n'aura lieu officiellement que le 22 janvier 1971. Le centre de santé d'Arles a rapidement pris le nom d'hôpital Joseph Imbert et a donc été construit entre 1971 et 1974 par ces trois architectes, en collaboration avec le bureau d'études techniques SEDIM Ingénierie, à l'initiative du ministère de la Santé et des Hospices civils d'Arles, dont le directeur est alors Jean Guénezan. Trente-deux entreprises prennent part à la construction, coordonnées par la SMET, et l'ensemble est contrôlé par la SOCOTEC.

1. Le terme de centre de santé est mal connu en France ; on parlait de maladie, on parlera de santé. Guérir : oui, mais avant : prévenir. Le cœur de l'ensemble du bâtiment est réservé à l'homme sain, c'est-à-dire aux services consacrés à l'orientation de sa santé et à la prévention.

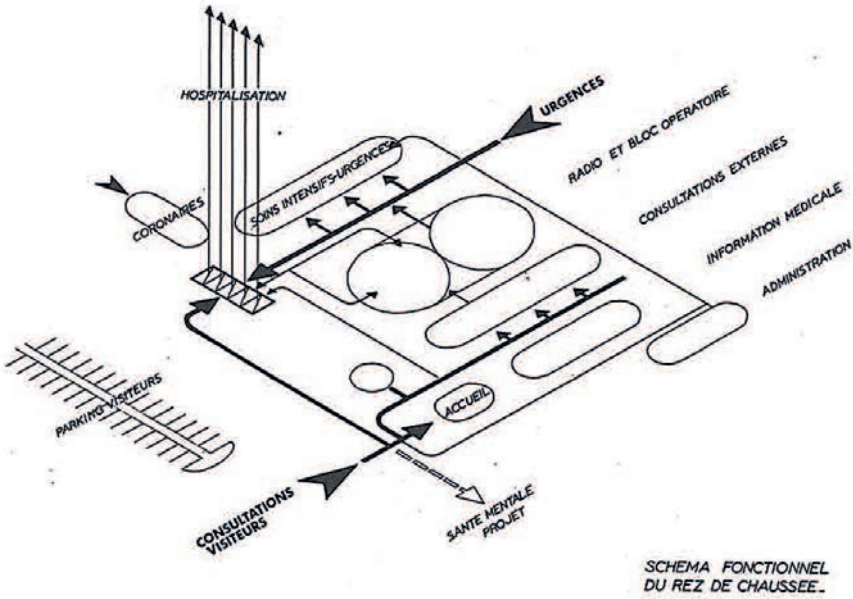


Schéma fonctionnel du rez-de-chaussée du centre de santé. Document tiré de « Un centre pour la santé de la communauté » de Paul Nelson.
(La Vie collective, vol. 37, n° 435, octobre 1971.)

L'ancien hôpital fonctionnera jusqu'aux années 1970-1980. Il sera ensuite l'objet d'une vaste réhabilitation pour en faire un espace culturel et universitaire d'envergure. Ce sera l'occasion de réaliser des fouilles, qui ont exhumé du sous-sol du site des vestiges du plus haut intérêt pour la connaissance de la ville, remontant jusqu'à la protohistoire.

4 - La création d'un hôpital est un double symbole

C'est d'abord, sur le plan humain, un symbole d'espérance : tout est fait pour parvenir à ce que le malade se sente dans une ambiance de soins, de confort, dans une ambiance humaine.

C'est ensuite un symbole technique : grâce à l'évolution, on constate la pénétration des techniques les plus modernes, les plus fines, pour sauver le maximum de vies humaines.

Nelson a une longue pratique des constructions hospitalières. Pour lui : « L'hôpital communautaire est conçu non seulement pour guérir l'homme malade avec le maximum d'efficience, mais aussi pour préserver la santé de l'homme sain », d'où le nom de centre de santé choisi pour l'hôpital d'Arles.

Cette approche de Nelson l'amène à concevoir pour Arles un « établissement communautaire compact » aux vertus curatives et préventives. Il traduit cette double vocation dans la distribution spatiale du rez-de-chaussée par un schéma fonctionnel rendant particulièrement explicite l'articulation logique que l'architecte établit entre la partie publique de l'établissement, où l'espace consacré à « l'homme sain » précède les espaces de diagnostic et les espaces d'intervention et de traitement, et l'accès aux étages d'hospitalisation.

Le principe de base que Paul Nelson met en œuvre consiste à disposer les services d'hospitalisation (bâtiment à étages, « barre ») au-dessus des services médicotechniques (bâtiment « socle »). Cette distribution rationnelle a donné naissance à l'appellation « hôpital socle ». Pour sa part, Paul Nelson préfère parler « d'hôpital arbre ». L'organisation du bâtiment obéit à un schéma fonctionnel, semblable à un arbre :

- les racines au sous-sol où sont installés les services de ravitaillement (cuisine, restauration, blanchisserie, lingerie, magasin) et d'entretien ;

- le rez-de-chaussée qui s'ouvre sur un vaste espace d'information, d'éducation et de prévention : auditorium de 250 places pouvant accueillir des manifestations publiques, hall pouvant servir pour des expositions, bureaux d'accueil et d'information afin de guider les usagers, boutique, administration. Puis l'espace consacré à « l'homme sain » précède les espaces de diagnostic (consultations externes, radiologie), d'intervention et de traitement (bloc opératoire avec un conditionnement

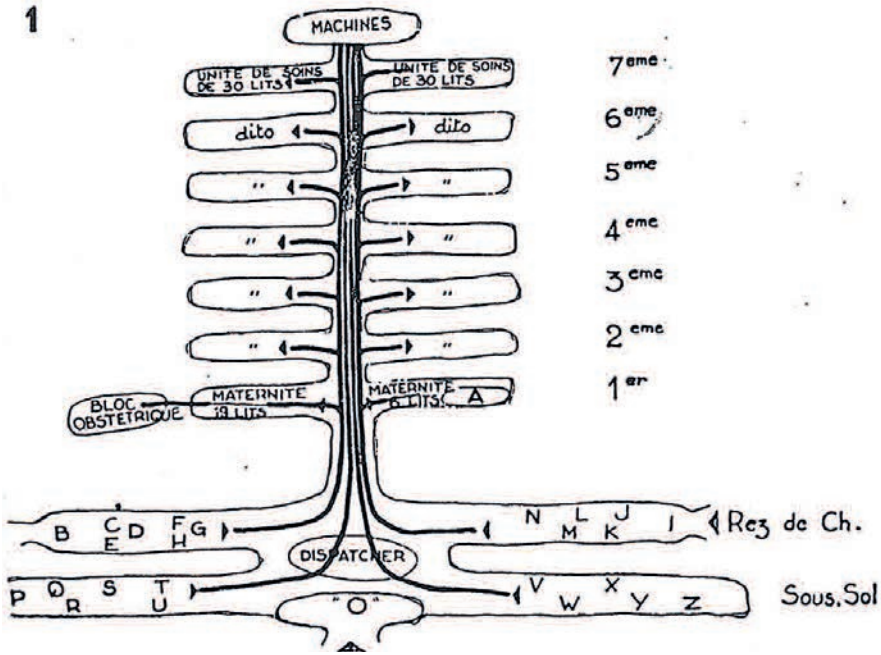


Schéma organique du centre de santé. Document tiré de « Un centre pour la santé de la communauté » de Paul Nelson.
(La Vie collective, vol. 37, n° 435, octobre 1971.)

d'air perfectionné, étudié en vue d'améliorer l'asepsie), d'urgence (où les malades peuvent arriver directement en ambulance, en voiture, voire en hélicoptère, le terrain d'atterrissage étant à proximité), de réanimation avec dix lits organisé en deux groupes de cinq malades placés dans des cabines ouvertes rayonnant autour du poste de l'infirmière ;

- le tronc au centre regroupant verticalement les ascenseurs ;
- les branches, situées sur les côtés, contenant les unités de soin de 30 lits chacune, répartis en chambre d'un ou deux lits, exposées est et ouest, toutes dotées d'un cabinet de toilette avec WC.

À l'extrémité septentrionale de chaque couloir, Paul Nelson aménage un solarium fermé, depuis lequel les patients, alités ou non, bénéficient du panorama sur Arles et sa plaine agricole. Cette distribution, commune aux six étages de médecine et de chirurgie, ne diffère légèrement qu'au premier étage (maternité et bloc obstétrical) et au huitième (pédiatrie).

L'hôpital-arbre imaginé par Paul Nelson sur les hauteurs d'Arles prend en outre racine dans un site auquel l'architecte se révèle particulièrement sensible. Attentif aux données climatiques, mais aussi soucieux de créer un lien visuel et symbolique avec la ville ancienne, Paul Nelson décide en effet d'implanter le bâtiment principal selon un axe nord-sud, parallèlement à une pinède qui se déployait sur le plateau de Fourchon avant même la construction de l'hôpital.

Les chambres des malades, orientées à l'est ou à l'ouest, bénéficient d'un contrôle de l'ensoleillement par volets réglés par cellule photoélectrique. Cette conception de l'hôpital compact s'exprime aussi très clairement au niveau de l'unité de soin elle-même, avec le regroupement des chambres de chaque côté du bloc infirmier.

L'ossature de cet établissement est recouverte d'une enveloppe para-solaire. Au rez-de-chaussée, cette enveloppe prend la forme d'un claustra en aluminium qui garantit à la fois intimité et éclairage naturel dans les services.

Toujours à l'extérieur, reprenant le principe qu'il avait mis au point en 1934 pour le pavillon de chirurgie de l'hôpital d'Ismaïlia en Égypte, Paul Nelson mise sur les qualités plastiques d'un sculptural escalier de secours hélicoïdal, ainsi que d'un voile de béton, surnommé « casquette » tendu au-dessus de l'entrée principale et de l'entrée des urgences *(page 14)*.

Dans les étages des façades est et ouest, le claustra laisse la place à des panneaux préfabriqués contenant des fenêtres. Paul Nelson obtient ainsi une façade vitrée « en ruche » qui, compte tenu du climat, exige une protection contre le soleil : des lames en aluminium de soixante centimètres de long sont fixées sur la structure débordante. Elles pivotent suivant le mouvement du soleil grâce à un radar qui les commande au moyen de vérins hydrauliques.



Éléments de recherche architecturale.
En haut : escalier de secours hélicoïdal sur la façade ouest.
En bas : voile de béton tendu au-dessus de l'entrée.





Le hall d'entrée du centre hospitalier.
(Photographie de 2012 © Philippe Piron.)



L'auditorium du centre de santé.
(© Centre hospitalier Joseph Imbert.)

De la même manière, Paul Nelson sépare l'hôpital des logements de fonction destinés aux cadres hospitaliers (sept villas) et du centre de formation des soignants. Au départ la desserte du centre de santé devait garantir son fonctionnement optimal tout en participant à la mise en scène de son architecture. En effet, à l'origine, les usagers pénétraient dans le domaine hospitalier par une voie passant à l'est du bâtiment principal, de manière à appréhender le centre de santé par sa façade principale et d'atteindre le parking des visiteurs, tandis qu'ambulances et véhicules de secours empruntaient une voie secondaire aménagée à l'ouest, destinée à leur seul usage, afin de rejoindre rapidement et sans encombre le service des urgences situé à l'angle sud-ouest du bâtiment principal. Les logements de fonction étaient positionnés le long de cette route. Mais, gênés par les nuisances, les administrateurs en ont rapidement condamné l'accès, lui préférant la voie de contournement située au nord de l'hôpital qui, initialement, devait être une route de service.

Paul Nelson est aussi convaincu qu'il est important de créer un environnement psychologique favorable aux malades. Souhaitant parvenir à créer à Arles « un lieu très optimiste qui participera au rétablissement de la santé », il introduit une polychromie qui contribue au conditionnement psychologique des usagers. À l'extérieur, visiteurs et patients sont accueillis par des façades présentant un dégradé de couleurs chaudes (du marron au jaune en passant par le rouge et l'orange). Dans les chambres, les murs de tête de lits sont peints en jaune ou en rouge foncé de façon à donner une meilleure mine aux malades alités tandis que, face à eux, les murs sont d'un gris très clair afin de créer une atmosphère calme et paisible.

Ainsi, le centre hospitalier représente, au début des années 1970, l'aboutissement des recherches menées en France sur ce programme depuis 1930 par Paul Nelson qui sera, en 1924, un des premiers élèves de l'atelier d'Auguste Perret. La conception du bâtiment procède d'une démarche cohérente, qui cherche dans l'aménagement de l'espace tridimensionnel la solution à l'organisation des activités de santé et de soins, en donnant la plus grande importance à la qualité du séjour des malades et des conditions de travail du personnel.

Après de nombreux retards et des péripéties de toutes sortes, les travaux sont enfin achevés en 1974. Ils concernent le bâtiment principal, le garage, la chaufferie, l'internat, et les logements de fonction. Dès le mois de mars 1974, des services commencent à déménager de l'hôpital dit Van Gogh vers Fourchon. C'est le service de radiologie qui, le premier, prendra possession de ses nouveaux locaux.

Le service de maternité a déménagé entre le 6 et le 9 avril 1974 ; le premier bébé de la nouvelle maternité de Fourchon, Cyril R., est né le 9 avril 1974 !

5 - Les modifications

Un hôpital n'est jamais vraiment achevé : il se doit d'évoluer en fonction des besoins et des techniques. Il faut construire, aménager, rénover sans cesse. De plus l'œuvre de Nelson offre une grande flexibilité, sa structure modulée permet une liberté maximale de transformation. Depuis 1974, le bâtiment a vu de nombreux changements, notamment l'ouverture et le réaménagement de services spécialisés. Quelques transformations d'usage se sont imposées dès la mise en service du centre hospitalier, notamment en termes d'accessibilité à l'établissement.

L'école d'infirmières est achevée en 1979 (actuellement Institut de formation en soins infirmiers – IFSI) et a permis d'accueillir nombre d'élèves infirmières et d'élèves aides-soignants (aujourd'hui IFAS).

C'est ainsi que le bâtiment principal a vu se succéder différentes transformations. Parmi les plus importantes, citons :

- la construction du poste de transfusion sanguine (PTS) et sa mise en route en 1981, actuellement établissement français du sang (EFS) ;

- le 16 août 1984, après de très nombreux mois de chantier, l'ouverture de la maison de retraite du Lac, destinée à recevoir les personnes âgées ayant perdu leur autonomie (80 lits de cure médicale et 40 de long séjour). Elle propose une surveillance et une assistance médicale de qualité du fait même de la proximité avec l'hôpital et son plateau technique ;

- en 1984 également, restructuration du bloc opératoire avec ouverture de deux salles supplémentaires, en déménageant et surélevant les vestiaires qui étaient situés au rez-de-chaussée, au nouvel étage récemment créé ;

- la mise en place et le démarrage du scanner en 1986 ;

- la même année, l'ouverture du service mobile d'urgence et de réanimation (SMUR) avec réaménagement du service des urgences ;

- l'hospice de Chiavary ayant été vendu à la mairie d'Arles, la nouvelle maison de retraite Jeanne Calment est ouverte en février 1989 ; située place de la Croisière, tout près du centre-ville, à mi-chemin entre l'animation du boulevard des Lices et le calme des Alyscamps, elle accueille des personnes âgées autonomes pour vivre en institution ;

- l'extension et l'agrandissement du service de cardiologie datent de 1990 ;

- une nouvelle dimension est donnée au centre hospitalier avec la mise en chantier, en octobre 1990 d'une unité de psychiatrie de 25 lits à

l'ouest du plateau de Fourchon, et c'est en 1992 que le bâtiment du secteur 22 de psychiatrie pour les adultes a été mis en service (actuellement bâtiment Jean Gérardin) ;

- le hall et l'entrée principale ont également subi des transformations, notamment avec les nouveaux locaux du bureau des entrées en 1992 ;

- toujours en 1992, au mois d'avril, c'est la pharmacie qui se modernise ;

- c'est aussi en 1992 au tour de la cuisine d'être rénovée : la restructuration du service de restauration a permis la modernisation de tous les équipements (liaison froide, nouveaux chariots avec remise en température dans les services) ;

- plusieurs structures de soins psychiatriques sont implantées à l'extérieur du bâtiment : le centre médico-psychologique (CMP) et le centre d'accueil thérapeutique à temps partiel (CTTP) adulte puis infanto-juvénile (celui-ci à Saint-Martin-de-Crau) en 1992, puis l'hôpital de jour en psychiatrie (rue Lacroix) en 2000 ;

- 1992 aura été une année marquante pour l'hôpital. Celui-ci a en effet été classé en immeuble de grande hauteur (IGH), sur avis de la commission de sécurité le 15 décembre 1992 pour 1,70 mètres de trop ! Les textes prévoient que les bâtiments situés à plus de 28 mètres du « sol accessible aux engins de secours par rapport au plancher » doivent être classés en IGH. Ces 28 mètres correspondent en fait à la hauteur maximale des échelles automatiques des pompiers. Or, l'hôpital Joseph Imbert a une hauteur de 29,70 mètres. Il a alors fallu débloquer 70 millions de francs (à l'époque) pour effectuer les travaux de mise en conformité. C'est ainsi qu'étage par étage, les locaux ont été mis en conformité en commençant par le dernier, le huitième. Outre les travaux sur les locaux, la mise aux normes de sécurité d'un IGH exige aussi la présence permanente d'une équipe de sécurité.

- au début de l'année 1994, on a pu assister à l'installation de services de soins, provisoirement et à tour de rôle, dans le « bâtiment relais » afin de libérer des étages pour effectuer les travaux de mise en conformité nécessités par le classement IGH de l'hôpital ;

- le 1er avril 1994, vingt ans après l'ouverture de l'hôpital, le service de soins infirmiers à domicile a été agréé par l'agence régionale de santé (ARS) et a pu offrir ses services à des patients à leur domicile.

Un événement particulièrement mémorable : le 21 février 1997, Jeanne Calment a fêté ses 120 ans, en présence de nombreuses personnalités, dont Philippe Douste-Blazy, ministre délégué à la Santé, France 2, la télévision argentine, de nombreux journalistes, la reine d'Arles qui lui a offert sa part de gâteau… Jeanne Calment est décédée le 4 août 1997 à l'âge de 122 ans.

Autre année qui a marqué le centre hospitalier, d'abord tragiquement et douloureusement, puis gravement : 2003. En effet :

- le 20 février, un incendie s'est déclaré au niveau du bâtiment relais qui abritait le service de maternité. Malheureusement, une jeune maman est décédée lors de ce dramatique événement ;

- le 4 décembre, le Rhône est sorti de son lit, et a envahi de nombreux territoires. L'hôpital a été confronté à plusieurs défis :

  - participer avec du personnel infirmier à l'évacuation de détenus – certains atteints de troubles psychiatriques et d'autres particulièrement dangereux – de la maison centrale complètement inondée, avec des prisonniers réfugiés sur le toit ;
  - assurer la permanence des soins à l'intérieur de l'établissement, en allant chercher du personnel isolé dont le domicile était entouré d'eau ;
  - assurer également l'accueil de familles en installant des mobilhomes pour permettre à certains d'avoir un toit.

Tout ceci a été effectué en étroite collaboration avec les services municipaux, les pompiers et autres unités venant en renfort à Arles.

Par la suite, l'hôpital a continué d'évoluer avec de nouvelles créations, transformations, y compris d'unités situées à l'extérieur du bâtiment central :

- en mai 2001, mise en place de l'unité de consultations et de soins ambulatoires (UCSA) du centre de détention de Tarascon ;

- en janvier 2005, ouverture du centre d'action médico-sociale précoce (CAMSP), jouxtant l'institut de formation en soins infirmiers ;

- en août 2007, ouverture de la crèche « Les p'tits flamants », située dans les bâtiments de l'ancien internat ;

- en septembre 2009, création de deux chambres sécurisées au cinquième étage, côté sud, de l'hôpital pour accueillir si besoin des détenus nécessitant une hospitalisation ;

- un nouveau service d'urgences a également été construit en 2009, selon des dispositions assez éloignées de celles projetées par Paul Nelson ;

- le 18 mars 2010, inauguration de l'hôpital de jour « L'Oranger », qui accueille des enfants de 3 à 12 ans présentant des troubles du comportement ;

- en 2012, création d'une équipe spécialisée Alzheimer et d'une plate-forme de répit et d'accompagnement avec l'association « A3 Arles Camargue » ;

- des services de chirurgie de semaine, d'hôpital de jour en médecine, ont également été ouverts.

De nombreux services ont été modifiés, transformés depuis plusieurs années, d'autres ont vu le jour et se sont créés en fonction de l'évolution de la prise en charge des patients : développement et enrichissement des progrès de la médecine, perfectionnement des techniques de soins et donc de prise en charge des patients, ceci donnant de nouvelles orientations aux services. On ne peut pas citer tous les changements, modifications de service, qui sont intervenus, l'hôpital poursuivant sa mutation selon les besoins de la population, les nouvelles techniques de soins, et aussi les textes officiels qui régissent les établissements de santé.

Conclusion

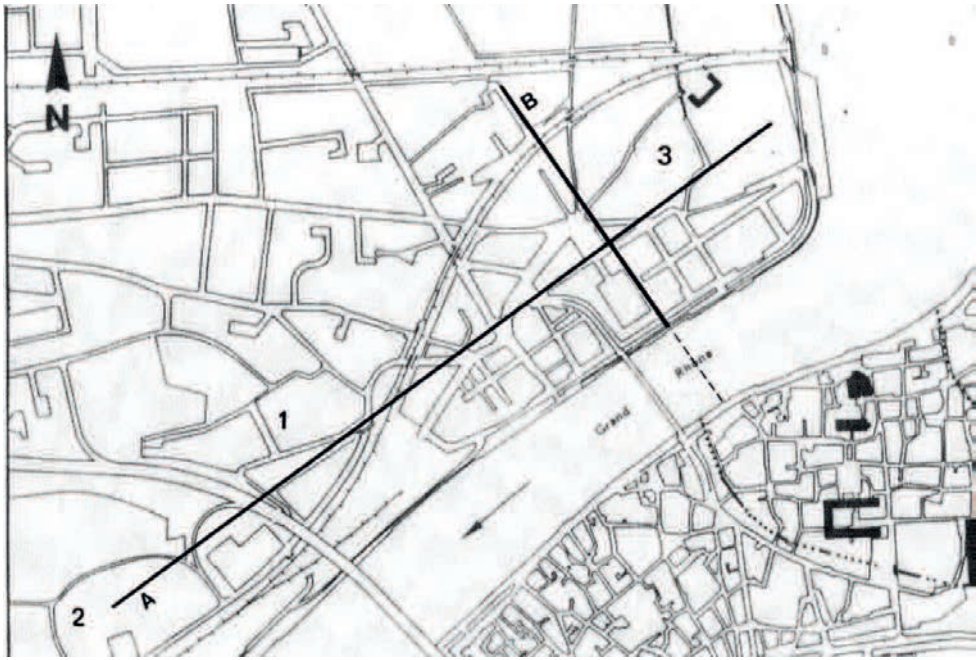
Par arrêté du 3 octobre 1996, une partie de l'édifice (façades, toiture et bouches d'aération), a bénéficié d'une inscription sur l'inventaire supplémentaire des monuments historiques. Le centre hospitalier est donc loin d'être le simple rectangle de béton que l'on aperçoit depuis la RN 113. Mieux, Paul Nelson, à la baguette de ce projet, concrétisé dans les années 1970, a réalisé un vrai geste architectural pour donner naissance à cet établissement de santé. Il n'a laissé échapper aucun détail pour atteindre son objectif : une fonctionnalité optimale.

Dans le paysage arlésien, le centre de santé continue donc d'incarner une époque – la fin des Trente Glorieuses – où l'architecture et la médecine partageaient encore l'espoir, déjà teinté de quelques désillusions, de vouloir se réinventer à l'aune de la technique, tout en conservant une dimension humaine et humaniste.

Le centre hospitalier d'Arles s'est voulu ouvert sur l'extérieur, la communication intra et extra hospitalière étant une de ses préoccupations. L'hôpital a ainsi pu accueillir un nombre important de congressistes venus de France et de l'étranger pour participer à des manifestations socio-professionnelles de plus en plus nombreuses.

Le centre hospitalier continue sans cesse d'évoluer : un projet immobilier de grande ampleur est en train de voir le jour. En effet, le centre hospitalier et la clinique Jeanne d'Arc (groupe ELSAN) ont fusionné pour former ensemble un groupement de coopération sanitaire afin de ne constituer qu'un seul site hospitalier sur la commune d'Arles, réunissant les deux établissements, chacun gardant ses spécificités. Ce projet est un exemple pionnier de coopération public-privé « au profit des patients » et devrait voir le jour en fin d'année 2025.

Paule BIROT-VALON



1. Plan des nécropoles de Trinquetaille.
A : voie de la Triquette, vers la Camargue. B : voie vers Nîmes.
1 et 2 : ensemble funéraire de la Triquette
(avenue de Camargue, clos Saint-Jean, gare maritime, église Saint-Genest).
3 : ensemble funéraire de la Pointe.

ARLES AUX TEMPS ROMAINS
FUNÉRAILLES ET NÉCROPOLES (II. RIVE DROITE)

Dès la fondation de la colonie, sans doute même avant, vers 60 avant notre ère, la ville d'Arles s'agrandit et se développe sur la rive droite du Rhône. Il en résulte un nouveau quartier, Trinquetaille, à la fois résidentiel, loti de superbes villas, artisanal et encore portuaire avec la création d'un deuxième port, après celui de la Roquette. Sa prospérité en fera bientôt l'un des poumons de la cité.

Le maillage des rues qui en résulte aboutit à la mise en place de deux voies principales. L'une, longeant la berge du Rhône vers la Camargue, parallèle à l'actuel chemin de la Triquette, est coupée par la seconde, qui, dans la continuité du pont de bateaux reliant les deux rives de cette ville double (*Arelas duplex*), se dirige vers le dernier tronçon de la voie aurélienne qui conduit à Nîmes, où l'on pouvait emprunter la voie domitienne rejoignant l'Espagne.

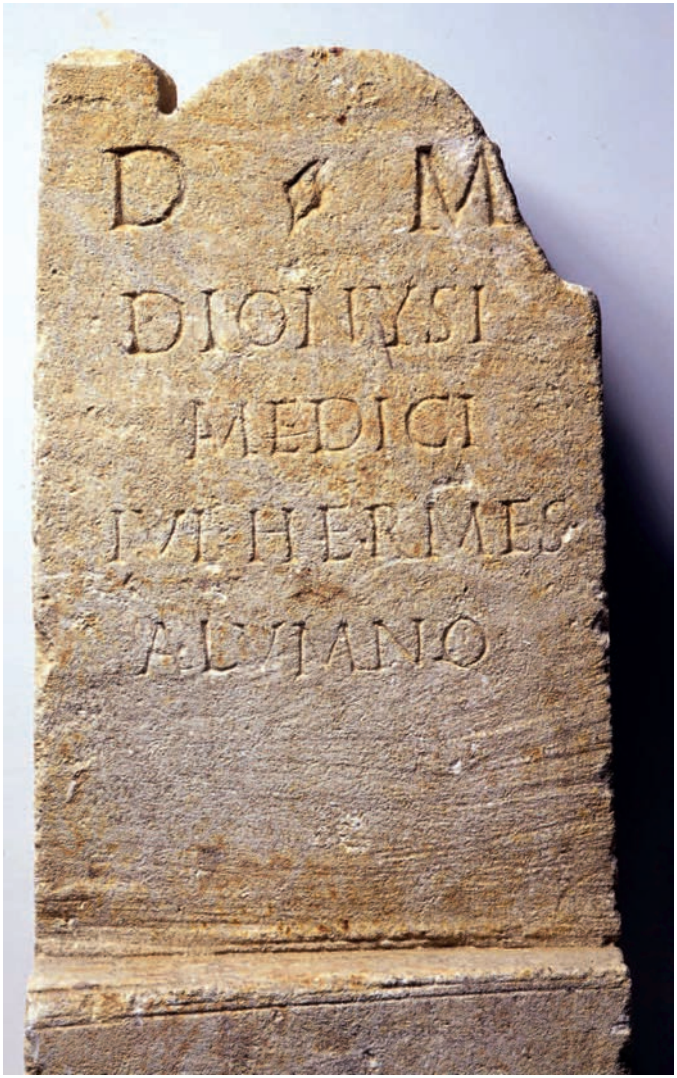
Le long de ces voies et à la sortie du quartier, comme partout dans l'Empire selon les lois romaines, et comme sur la rive gauche ainsi que nous l'avons montré dans la chronique précédente[1], des nécropoles s'installeront (*fig. 1*). Deux dans le cas trinquetaillais : 1) celle de la Triquette, en bordure du Rhône, dans le prolongement de la voie du même nom (notée 1 et 2 dans le plan ci-contre) ; 2) celle de la Pointe, en bordure du Rhône et accompagnant aussi la voie vers Fourques et Nîmes (notée 3).

Nécropole de la voie de la Triquette

Gare maritime et avenue de Camargue

Méconnue pour l'essentiel, cette nécropole du Haut-Empire (entre 40 avant notre ère et le IVe siècle après) ne se révèle que grâce à quelques secteurs mieux repérés qui ont livré de nombreux vestiges. C'est le cas de la zone « gare maritime » qui a fourni, lors de sa construction en 1874/1875, une vingtaine d'épitaphes datées en majorité du IIe siècle, comme celle présentée ici (*fig. 2*) qui fait apparaître le monde des métiers, la médecine dans cet exemple, ce qui permet, en rassemblant les nombreuses inscriptions existantes, d'approcher un portrait de la société. Mais, tout près, à l'emplacement actuel des voies de garage de la Compagnie de Camargue, un sarcophage en marbre d'une grande qualité d'exécution et de provenance athénienne a été mis

1. Jean Piton, Christophe Gonzalez, *Bulletin des Amis du Vieil Arles*, n° 194, décembre 2023.



2. Gare maritime. Stèle en pierre calcaire de Dionysius avec l'inscription : « Aux dieux manes de Dyonisius, médecin, Julius Hermes, à son élève. »
(Photo M. Lacanaud.)

au jour au mois de juin 1891[2]. Il est composé d'une cuve et d'un couvercle en forme de lit où le défunt est représenté allongé, vêtu d'une tunique et d'une toge (*fig. 3*). Il s'agissait à l'origine d'un couple, mais la deuxième personne a été supprimée et la figure féminine transformée en homme dont la tête manque. La face principale de la cuve et le petit côté gauche représentent la légende de Phèdre et d'Hippolyte[3]. Daté des années 250 de notre ère, ce sarcophage fut pillé dès l'Antiquité comme le montrent les deux lacunes sur la face avant.

À quelques centaines de mètres du lieu précédent, trois sarcophages du début de la chrétienté, en marbre et d'une exceptionnelle qualité encore, ont été découverts en 1974, dans les vestiges d'un mausolée lors des travaux d'approfondissement du fossé longeant la RN 570 (avenue de Camargue) en bordure du parc à bois des papèteries Étienne (*fig. 4*).

L'un d'eux, décoré de plusieurs scènes de chasse (une ornementation pleinement païenne), daté vers 330 ap. J.-C., renfermait le squelette d'une jeune femme d'environ 25 ans et celui d'un nouveau-né, sans doute une mère morte en couches (*fig. 5*). Légèrement plus tardif, appartenant au deuxième quart du IVe siècle de notre ère, le sarcophage de Marcia Romania Celsa (*fig. 6*), en marbre blanc, présente un décor d'inspiration chrétienne. Pour limiter ici notre propos à la plaque frontale du couvercle, on lit dans le cartouche circulaire du centre, soutenu par deux génies ailés[4], l'épitaphe de la défunte : « Le 17 des calendes d'avril [16 mars], ici repose en paix Marcia Romania Celsa, femme clarissime[5], qui a vécu 28 ans 2 mois et 11 jours. Flavius Januarinus, clarissime, ancien consul ordinaire, a fait faire cette tombe pour sa femme qui le méritait bien. » Précisons que ce Flavius Januarinus, consul à Rome en 328, après une longue carrière, vient prendre sa retraite à Arles où, peu de temps après, il perd son épouse, sans doute entre 330 et 335.

Autre témoin prestigieux de la vie conjugale, le sarcophage dit « des époux ou de la Trinité » (*fig. 7*) : daté de la première moitié du IVe siècle ap. J.-C, il contenait les squelettes des deux défunts, une femme d'une cinquantaine d'années et un homme d'une soixantaine d'années. Outre l'ornementation de la plaque frontale du couvercle qui représente des

2. C'est le seul de ce type à avoir été découvert dans notre pays.
3. Phèdre, épouse du roi d'Athènes Thésée, tombe amoureuse du fils de ce dernier, Hippolyte, lequel rejette la passion de sa belle-mère…
4. De part et d'autre, sont figurés, à gauche, les jeunes Hébreux jetés dans la fournaise, et à droite l'adoration des mages.
5. « Clarissime » (de *clarissimus*), titre de que l'on donnait aux gens de qualité.



3. Compagnie de Camargue. Sarcophage figurant la légende de Phèdre et Hippolyte. Sur le petit côté droit est représentée une chasse à courre à deux cerfs, menée par deux hommes et un cavalier. Sur la face arrière est figurée une chasse à courre au sanglier par un cavalier aidé de deux chasseurs à pied. ***(Photo M. Lacanaud.)***



4. Avenue de Camargue. Dégagement de trois sarcophages en 1974 au bord de la clôture des papèteries. ***(Photo M. Lacanaud.)***



5. Avenue de Camargue. Sarcophage et son couvercle de chasse à courre au sanglier et aux cerfs. Le décor exécuté sur la plaque frontale, où se déroulent des scènes liées au retour de la chasse, est séparé par un cartouche en épigraphe soutenu par des amours. Sur la cuve en marbre sont visibles deux scènes de chasse en une frise continue, séparée par un arbre : à gauche un chasseur à pied et un cavalier attaquant à l'épieu un énorme sanglier harcelé par deux chiens, à droite une chasse à courre où trois cavaliers forcent trois cerfs vers un filet tendu depuis le haut d'un arbre. ***(Photo M. Lacanaud.)***



6. Avenue de Camargue. Sarcophage de Marcia Romania Censa. Sur la cuve, le personnage central, l'orante (peut-être un portrait de la défunte), sépare, à gauche, trois scènes consacrées à saint Pierre : la source miraculeuse et le baptême du centurion Corneille, l'arrestation de Pierre, l'annonce du reniement avec le coq et, à droite, trois scènes de miracles : la multiplication des pains et des poissons, la guérison de l'aveugle et la résurrection de Lazare. ***(Photo M. Lacanaud.)***



7. Avenue de Camargue. Sarcophage double dit de la Trinité ou des époux. À gauche, il s'agit soit de la création de la femme et la présentation d'Ève à Adam, soit de la présentation à Dieu de l'âme des deux défunts assistés par leur saint protecteur. À droite suivent trois miracles du Christ : la guérison du paralytique et de l'aveugle, celle de la cananéenne et l'annonce du reniement de saint Pierre. Le registre inférieur débute à gauche par l'adoration des Mages, suivie par le miracle des noces de Cana et celui de la multiplication des pains ; le registre se termine par deux nouvelles scènes consacrées à saint Pierre : la source miraculeuse et l'enseignement de Pierre. ***(Photo M. Lacanaud.)***



8. Église Saint-Genest. Fragment de sarcophage figurant un sphinx. ***(Photo M. Lacanaud.)***

scènes de l'Ancien Testament[6], la cuve s'organise en une double frise continue, dont le registre supérieur est interrompu en son centre par une coquille isolant le portrait d'un couple d'époux en buste avec les signes de la haute société – chacun portant le « laticlave », une tunique bordée de pourpre[7]. L'ensemble de la cuve est orné de scènes bibliques.

Autour de la chapelle Saint-Genest

Au début du IVe siècle, vers l'an 303, Genesius (Genest ou Genès), greffier romain, refuse d'enregistrer la persécution des chrétiens et déclare sa propre foi. Condamné à mort, il parvient à s'échapper, traverse le Rhône à la nage mais, rattrapé, il est décapité, dit la légende, en ce lieu de Trinquetaille qui perpétue son souvenir. On lit chez Grégoire de Tours (538-594) que l'endroit du supplice fit l'objet d'une vénération d'abord attachée à un mûrier dont les pèlerins arrachaient de grandes quantités de feuilles et de rameaux à titre de reliques, à tel point qu'il en mourut. Il fut remplacé par une colonne qui finit par donner son nom à la chapelle bâtie à proximité : Saint-Genest-de-la-Colonne, édifice actuellement propriété privée.

Ce secteur, qui au moment de ce supplice appartenait déjà à la zone funéraire globale que nous nommons « Triquette » et dont l'origine remonte au Ier siècle, époque païenne, bénéficiera de l'aura du saint, d'où la présence dans cette zone de tombes tardives, jusqu'au Ve siècle, au moins, manifestant ainsi les premiers temps de la chrétienté. Cet aura jouera aussi un rôle dans l'essor des Alyscamps.

En tout cas, dans cette église Saint-Genest, des fragments de sarcophages et des épitaphes provenant de la nécropole ont été utilisés comme matériaux. Par exemple un fragment d'une cuve de sarcophage en marbre blanc[8] datable entre 180 et 190 de notre ère et certainement produit par un atelier de la région d'Athènes, dont le décor représente, à gauche, une figure masculine[9] juvénile et, à droite, un sphinx féminin (*fig. 8)*. Ce vestige est signalé dès le XVIIe siècle, de même qu'un autre[10] décoré de strigiles (cannelures en forme de S), lui aussi en marbre et orné

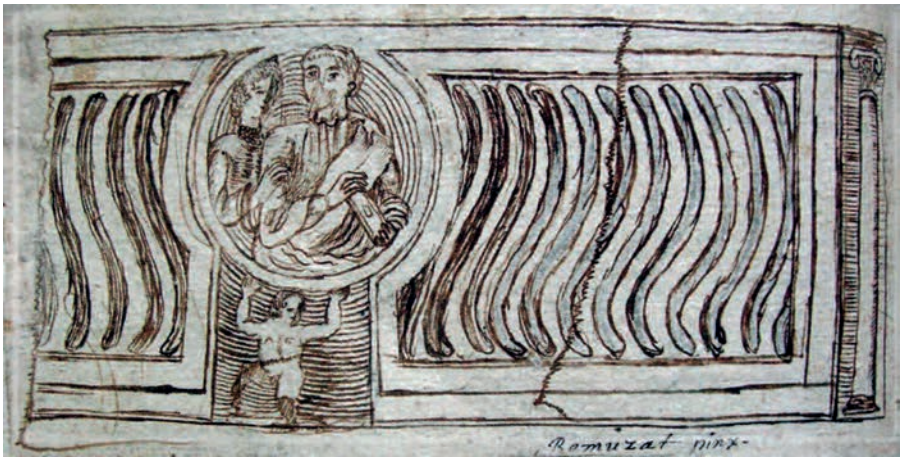
6. Alternant avec deux cartouches circulaires, et de gauche à droite : les jeunes Hébreux devant Nabuchodonosor refusant de sacrifier à l'idole, la main de Dieu arrêtant le bras d'Abraham sur le point de sacrifier son fils, Adam et Ève chassés du paradis terrestre, la remise de la loi à Moïse et l'offrande d'Abel et de Caïn.

7. Cette bordure, cousue sur la tunique, était large pour les sénateurs et étroite pour les chevaliers.

8. Il s'agit de l'angle gauche de la face postérieure d'une cuve de sarcophage provenant probablement du mont Pentélique, au nord-est d'Athènes.

9. En recourant au vocabulaire précis : « un terme d'Hermès ».

10. Fragment de la partie droite de la face avant d'une cuve de sarcophage.



9. Église Saint-Genest. Fragment de sarcophage à strigiles.
Dessin de François de Rebatu.
(Photo M.-P. Rothé.)

d'un médaillon comportant les bustes de deux époux, soutenus par un Atlas agenouillé, daté du premier tiers du IVe siècle de notre ère (*fig. 9*). Dessiné le 27 septembre 1660 par François de Rebatu, signalé encore en 1767 par le chevalier Gaillard, il a ensuite été détruit. Seuls quelques fragments du panneau de strigiles ont été donnés au musée en 1937.

Peu de temps avant ce don, lors de fouilles effectuées en 1933-1934 par Fernand Benoît, conservateur des musées d'Arles, à une cinquantaine de mètres de Saint-Genest et en contrebas des voies de chemin de fer de Camargue, une concentration de sarcophages serrés les uns contre les autres a été mise au jour, datant du Ve siècle après J.-C, voire du VIe (*fig. 10*). Leur matériau, le calcaire, et l'absence de tout décor ou inscription[11] suggèrent que ces tombes appartenaient à la classe moyenne, dont les ressources financières interdisaient l'accès à la somptuosité décrite par ailleurs.

Dans le même secteur, avant la construction d'un lotissement situé au nord-est de la chapelle Saint-Genest, entre la rue du Maréchal Gallieni et la rue Gustave Eyglument[12], Jean-Maurice Rouquette a réalisé en 1962 plusieurs tranchées qui ont permis l'observation de la partie balnéaire (les thermes privés) d'une vaste maison ainsi que d'une zone funéraire de l'Antiquité tardive (à partir de l'an 400) installée au milieu des ruines de cette demeure après son abandon. Vingt et une tombes ont alors été reconnues, mais leur nombre était probablement bien supérieur, et du reste, beaucoup n'ont pu être sauvées ni même recensées, compte tenu des conditions du chantier de construction... Il s'agissait essentiellement d'inhumations en pleine terre ; quatre étaient des inhumations d'adultes sous tuiles (*fig.11*), les autres étaient des tombes d'enfants dans des amphores d'origine africaine. C'est cette particularité qui a permis de dater ces tombes qui remontent à la fin du IVe et au début du Ve siècle de notre ère.

Nécropole de la Pointe

Cette nécropole, très vaste, s'étendait de part et d'autre de la voie de Nîmes (notée B sur le plan), et jusqu'à l'actuel village de Fourques dans la mesure où le Petit Rhône n'était pas encore en place. Tout cet ensemble, identifié sous le nom de la « Pointe », ou « Ponche » (du provençal *pouncho*), a livré des quantités considérables de tombes, sarcophages et épitaphes s'échelonnant du Ier au IIIe siècle de notre ère et

11. Ces sarcophages étaient pourvus d'un couvercle à double pente à quatre ou six acrotères – éléments ornant au moins les coins des frontons.

12. Sur un terrain appartement à la famille Frustier.



10. Saint-Genest de Trinquetaille.
Vue des sarcophages.
(Photo archives de F. Benoît au palais du Roure Avignon.)

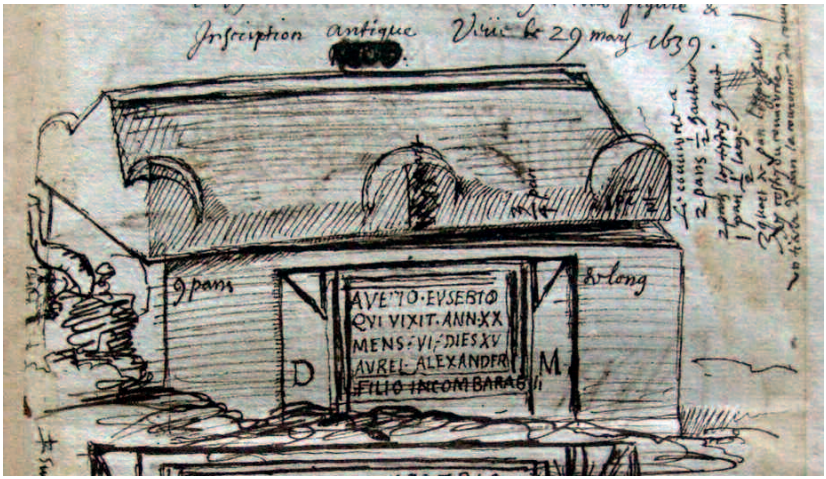


11. Saint Genest de Trinquetaille.
Tombe sous tuiles en cours de fouilles.
(Photo J.-M. Rouquette.)



12. Nécropole de la Pointe. Sarcophage de Maspetia Sabina. Les deux côtés du couvercle sont ornés de deux cupidons les bras croisés, leur carquois à leurs pieds. ***(Dessin de F. de Rebatu.)***

13. Nécropole de la Pointe. Sarcophage d'Aurelius Eusebius. ***(Dessin de F. de Rebatu.)***



mis au jour dès le XVIIe siècle, souvent lorsque les eaux du Rhône étaient exceptionnellement basses[13].

Si ces découvertes sont conséquentes, on ignore cependant tout de l'organisation spatiale de la nécropole, elle aussi très partiellement connue, et l'on ne dispose que de trop rares témoignages sur les types de tombes qui s'y trouvaient, sans oublier que les érudits des siècles passés s'intéressaient surtout aux belles pièces au détriment du matériel commun (objets en offrande, monnaies, poteries, etc.), qui n'a quasiment jamais été décrit et qui pourrait cependant fournir de précieuses informations, notamment pour les datations précises[14]. Plus encore, de nombreux sarcophages découverts dans cette zone dans les époques passées et datant des IIe et IIIe siècles de notre ère, ont été perdus et il n'en reste que leurs dessins, de la main de l'Arlésien François de Rebatu (1588-1662) pour les quatre présentés maintenant.

Telle est la destinée du sarcophage de Laberia Felicia, disparu depuis 1866, où était gravée cette épitaphe : « Aux dieux mânes, ici repose sans vie Laberia Felicia. Cet époux avec qui elle a vécu, chaste pour son mari, […] a préparé ce lieu de repos pour la défunte. » Disparue aussi la tombe de Maspetia Sabina dont François Rebatu a lui-même dégagé la cuve en 1661[15], où était inscrite cette autre inscription conjugale, en mémoire éternelle (*memoriae aeternae*) : « Aux dieux mânes de Maspetia Sabina, Lucius Hilarianus Mastidius à son épouse très chère et incomparable » (*fig. 12*).

Les liens familiaux, du moins l'affection d'un père pour son fils, s'exprimaient sur le sarcophage d'Aurelius Eusebius, mort à l'âge de 20 ans, 6 mois et 16 jours et que son père, Aurelius Alexander, juge « incomparable ». Cette tombe avait été signalée en mars 1639, aperçue lors d'une baisse des eaux du Rhône (*fig. 13*).

L'organisation sociale romaine s'affirme dans l'inscription qui identifie le sarcophage de l'affranchi Quintus Cominius Hermophilus, observé par François Rebatu le 12 avril 1639 le long de la berge du Rhône en allant à Fourques. Il s'agit d'une tombe érigée par Quintus Cominius Ceverinus, son patron, que ce dernier dédie à son « affranchi affectueux ». Remarquons à ce propos que l'esclave prenait au moment de son affranchissement le nom et le prénom (ici Quintus Cominius) de celui

13. Jean Piton, Christophe Gonzalez, *Bulletin des Amis du Vieil Arles*, n° 185, p. 24-30.
14. En 1655, François de Rebatu indique la découverte au lieu nommé la Ponche d'amphores destinées à recevoir des reliques des trépassés et qu'il avait conservées dans son cabinet.
15. Après avoir dessiné (1639) le couvercle brisé en deux parties et orné de grandes écailles d'un côté.



14. Nécropole de la Pointe.
Relief des emballeurs.
(Photo M. Lacanaud.)

qui demeurait tout de même son patron, mais qu'il conservait son surnom du temps de sa servitude (donc Hermophilus).

Nous voici rendus dans les couches humbles de la société, ce que confirme le relief des « emballeurs » qui, représentant deux esclaves liant un ballot, appartenait vraisemblablement à un mausolée (*fig. 14*). Observé en 1765 au-dessus du bac de Fourques, il fut d'abord conservé au musée des Minimes, aux Alyscamps, dès le XVIII^e siècle.

*

Au total, les deux chroniques consacrées aux nécropoles – la précédente concernant la rive gauche et celle-ci la rive droite, séparation uniquement due à des commodités de parution –, ont fait apparaître une sorte de « ceinture funéraire » entourant la cité et son faubourg trinquetaillais. Au fil de notre récit, on a pu s'apercevoir combien ce monde des morts est susceptible de révéler la richesse et la complexité d'une civilisation, depuis les rites et usages divers dus aux défunts, jusqu'au commerce des matériaux (provenance des marbres), à la circulation des formes, des styles et de tout un répertoire d'images qu'artisans ou « artistes » réalisent parfois de manière somptueuse. Sans oublier les échos des différences sociales ou les signes des liens affectifs, le tout dans un monde en transition, des temps païens au christianisme et donc de l'évolution des croyances. Un monde funéraire antique finalement bien bavard sur son temps – et nous ne rapportons pas tout ! Mais, de nos jours, en irait-il si différemment ?

Jean PITON et Christophe GONZALEZ

Indications bibliographiques succinctes :

- Marie Pierre Rothé – Marc Heijmans, *Carte archéologique de la Gaule Arles, Crau, Camargue*, 2008.

- Jean-Maurice Rouquette, « Trois nouveaux sarcophages chrétiens de Trinquetaille », dans *C.R.A.I.* 1974, p. 254-277.

- Fernand Benoît, « Compte rendu des sondages effectués à Trinquetaille, Arles », dans *C.R.A.I. 77*, 1933.

- François de Rebatu, ms 903 (1655), Aix.



***L'Escolo Mistralenco* dans les années 30.**

SOUVENIRS DE LA VIE ASSOCIATIVE ARLÉSIENNE DANS LES PREMIÈRES DÉCENNIES DU XXE SIÈCLE

Nous retrouvons avec plaisir Jacques GARCIN *qui, outre ses contributions dans le domaine de la tauromachie – en particulier avec son « Histoire de la tauromachie à Arles » ayant fait l'objet en 2022 de notre brochure « Histoire d'Arles n° 15 » –, nous rapporte de temps à autre des souvenirs évoquant les modes de vie, les coutumes et les personnages qui ont fait la petite histoire de notre ville. Le tout, enrichi d'illustrations tirées d'albums de famille.*

Quand on est Arlésien de naissance, il y deux sujets omniprésents et même intemporels qui vous imprègnent : le folklore provençal et les taureaux de Camargue. C'est donc d'un groupe folklorique et d'un club taurin qu'il va être question, vus de l'intérieur dans les années 30 et 60.

L'Escolo Mistralenco



En 1960, à l'âge de 15 ans, mes parents m'ont proposé de faire partie de l'*Escolo Mistralenco*, idée à laquelle j'ai immédiatement souscrit car cela allait me permettre de sortir librement les week-ends avec des jeunes de mon âge. Pourquoi l'*Escolo Mistralenco* ? Tout simplement parce que ma mère y avait adhéré dans sa jeunesse, dans les années 30, et qu'à cette époque les jeunes filles ne sortaient pas seules, mais chaperonnées par des adultes « bien comme il faut », et c'était le cas dans cette association. Cela donnait l'occasion de voyager, de rencontrer et de côtoyer des personnalités régionales comme le marquis de Baroncelli, Angèle Vernet, la première reine d'Arles, Marius Fayard et bien d'autres célébrités. Une photo ancienne de cette époque nous montre une assemblée dans laquelle les dames et les messieurs avaient particulièrement soigné leurs tenues.

L'*Escolo Mistralenco* fut créée en 1905 pour restaurer et « maintenir en Arles l'idée et l'action félibréenne ». Elle le fut avec l'accord du célèbre poète de Maillane et bénéficia de son parrainage.

Ses actions porteront toujours sur la transmission et la mise en valeur de nos traditions, principalement à travers le costume d'Arlésienne, la langue provençale et ses poètes, la musique, les danses et les chants provençaux. C'est tout cela que nous allions présenter lors de nos sorties,



Une sortie de *L'Escolo Mistralenco* dans les années 30.

à l'occasion de fêtes ou d'événements régionaux. Nos déplacements se faisaient en car, avec les *Cars Lacan* bien évidemment !

Il y avait chaque semaine une répétition de danses et de chants dans une salle de l'école Léon Blum, dont l'entrée était située à gauche du bâtiment, dans la rue éponyme. Le local était le siège social de l'association.

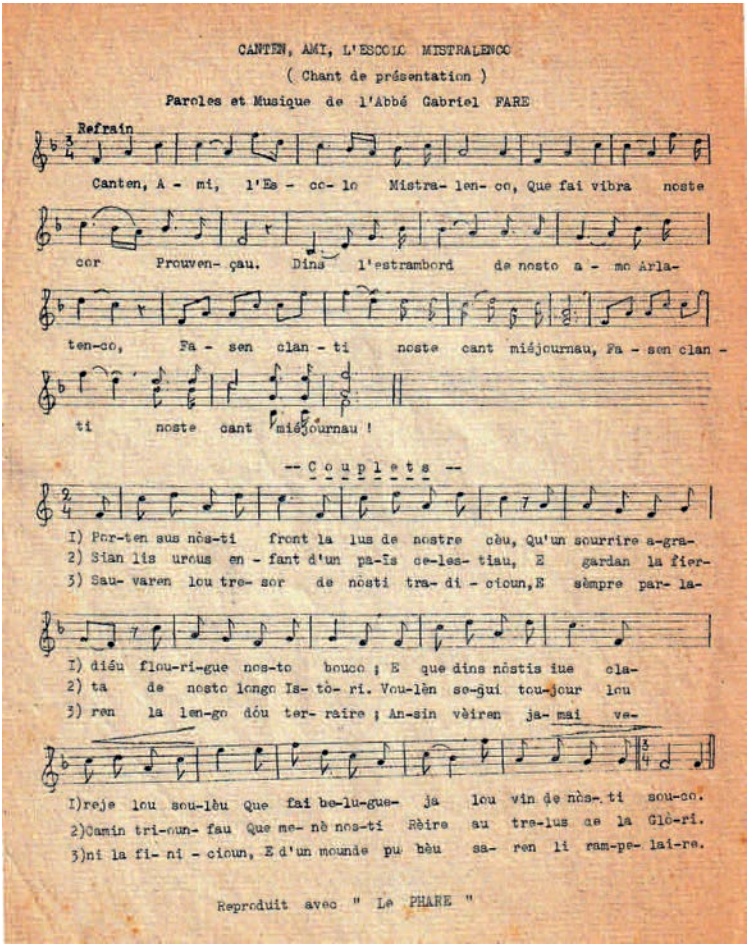
Parmi les danses, certaines demandaient beaucoup d'entraînement comme la *Farandole* et le *Ballet grec* ; d'autres, plus calmes et moins athlétiques, avaient ma préférence. Je me souviens du *Rigaudon*, des *Cordelles*, des *Filles de marbre* et de la *Mazurka souto li pin*.

Les répétitions de chants se faisaient en chorale, et le répertoire était vaste. Nous chantions en *lengo nostro*, et même si nous comprenions le sens général du texte, pour ma part j'ai toujours eu l'impression de chanter phonétiquement. Pour les plus perfectionnistes, à moins que ce ne fût pour les plus perfectibles, nous allions recevoir des cours particuliers à l'église de la Major, sous la baguette de l'abbé Gabriel Fare. Il nous recevait dans une salle située à droite du portail, salle qui devait lui servir de bureau. À gauche en entrant, il y avait un harmonium sur lequel il jouait pour nous accompagner. Je pense parfois à l'abbé Fare, homme de très grande culture, poète, musicien et compositeur de talent. Personnage attachant car passionné, et voulant faire partager sa passion. De taille moyenne, sec de corpulence, toujours habillé en soutane, avec des « chaussures de curé » noires à lacets, et déjà d'un certain âge. Il fut quelqu'un que je m'honore d'avoir connu.

J'ai précieusement gardé les partitions ronéotypées qu'il nous distribuait. Elles confirment ses qualités de compositeur, mettant en musique des poèmes, composant la musique et les paroles de nombreuses créations qui font aujourd'hui partie de notre patrimoine musical. Il a aussi réalisé des arrangements de partitions afin de les rendre accessibles à une exécution au galoubet et tambourin.

Les filles de notre âge étaient habillées en Mireilles et les adultes en Arlésiennes. Nous autres, les garçons farandoleurs, portions un pantalon blanc tenu par une *taiolle* de couleur, avec un gilet en tissu provençal, et étions chaussés d'espadrilles. Les hommes adultes portaient la célèbre veste en velours noir et le chapeau qui va avec. La plupart de ces vêtements s'achetaient chez *Camille*, magasin situé au début du boulevard Clemenceau, face à l'arrêt des bus.

Lors de nos déplacements en car, il arrivait parfois que des tambourinaires des *Cigaloun arlaten* nous rejoignent, groupe créé en 1923 par le *mestre de masseto* Marius Fayard. Plus tard, Jean Seguin succédera à Marius Fayard. Ils répétaient au rez-de-chaussée de l'archevêché où se trouvait leur siège. Le professeur de galoubet était



Canten, Ami, l'Escolo Mistralenco.
Paroles et musique de l'Abbé Gabriel Fare.

monsieur Sicard. Parmi ses élèves se trouvait son fils Christian, véritable virtuose du galoubet. Il deviendra musicien professionnel en qualité d'hautboïste, intégrera l'orchestre de l'ORTF, puis celui de l'opéra de Marseille. Il y avait aussi Alain Apffel, Isnard et quelques autres. Il arriva aussi que quelques gardians fassent partie du voyage.

Nous ne croisions les autres groupes folkloriques arlésiens qu'à Arles, à l'occasion des fêtes locales : l'*Étoile de l'avenir*, *Lou Velout d'Arle*. À l'extérieur, nous étions censés représenter le Pays d'Arles à nous tout seuls. Par contre il nous arrivait souvent de retrouver les *Bretons de Marseille*, et même d'aller les prendre au passage, nous rendant à une même destination.

Quelques déplacements me sont restés en mémoire, notamment celui d'un chaud été 1962 à Avignon. La cité des Papes s'était jumelée l'année précédente avec la ville italienne de Sienne, célèbre pour son Palio, cette mythique course de chevaux montés à cru. Ce fut magnifique de défiler autour des remparts d'Avignon en compagnie des Italiens en costumes bariolés, lançant très haut des étendards qu'ils rattrapaient avec une diabolique dextérité. Certains étaient montés sur des destriers entièrement caparaçonnés. Nous nous serions crus au Moyen Âge. La chaleur ce jour-là était suffocante, et j'imaginais ce que devaient ressentir nos amis italiens dans leurs costumes de velours à collerettes !

Une de nos sorties nous amena à Vaison-la-Romaine pour une représentation nocturne de l'*Arlésienne*, la pièce de théâtre d'Alphonse Daudet. Notre rôle consistait, à un moment précis, à traverser la scène en dansant la farandole. Dans l'après-midi, lors de la répétition générale, nous eûmes l'occasion de discuter avec les deux principaux acteurs. C'étaient de très jeunes comédiens, et je me souviens que le garçon m'a dit : « Je suis un peu inquiet car je ne maîtrise pas bien mon texte. »

Il y avait les sorties rituelles, et parmi elles un déplacement aux Baux-de-Provence devant le monument dédié à Charloun Rieu, le poète paysan du Paradou. Ce monument situé sur le belvédère des Baux était donc le lieu d'un hommage. La mère d'une de nos Mireilles de l'*Escolo Mistralenco* était la présidente des « Amis de Charloun Rieu ». Elle récitait pour l'occasion quelques poèmes du poète à qui l'on doit les paroles de la *Mazurka souto li pin*.

Le deuxième déplacement annuel traditionnel était celui au château de Barbegal pour une procession dédiée à la vierge de Fatima, à l'initiative des châtelains : la baronne et le baron du Roure. Il y avait une foule de pratiquants, de groupes folkloriques et d'ecclésiastiques. Tout le faste de l'Église était montré au grand jour. C'est ici que j'ai pu voir, lors de la procession, un prélat marcher sous un dais tenu par quatre jeunes



Aubade des *Cigaloun Arlaten* à la famille Fayard
à l'occasion d'un baptême.
Jean Seguin, 2e tambourinaire à gauche.
Marius Fayard, à droite sur une marche.

prêtres. La famille du Roure avait une grande dévotion pour la religion. Nous étions reçus par deux de ses membres : Brigitte du Roure et son frère François qui s'était fait prêtre. Ils étaient déjà d'un certain âge. J'ai le souvenir de deux personnes très affables et souriantes. Le château puisait ses ressources dans l'exploitation agricole de ses terres, et le gel de 1956, anéantissant les oliviers, lui avait été fatal. Pendant des moments de pause, avec quelques copains, nous allions faire une visite furtive de quelques pièces du château. Sur certains murs, l'empreinte de tableaux et de meubles qui avaient dû être vendus, et certainement faire le bonheur de brocanteurs, laissaient craindre quelques soucis financiers.

Tous les groupes folkloriques étaient invités à manger ensemble sur des tables installées dehors. Je me souviens que chaque année le canard aux olives faisait partie du menu. Je garde en mémoire la générosité du baron et de la baronne du Roure, générosité qui leur fit accueillir en 1962 des rapatriés d'Algérie, et organiser à leurs frais, malgré des problèmes de trésorerie, de grandes manifestations religieuses. Le château de Bargebal a été mis en vente en 1976.

Avec quelques jeunes de l'*Escolo Mistralenco*, nous nous retrouvions sur le boulevard des Lices, les week-ends où il n'y avait pas de sortie, pour aller au cinéma ou ailleurs. Le temps passant, les études pour certains ou l'entrée dans la vie active nous éloignèrent de l'*Escolo*, puis les uns des autres. Un de mes bons copains, Alain Bruyère, entra dans une banque et fut nommé à Avignon, et moi je suis parti suivre mes études à Montpellier. Petit à petit nous nous perdîmes de vue. Quelques années plus tard, j'ai reçu une carte postale d'Italie : il venait de se marier et était en voyage de noce.

La Muleta

Mon père était très aficionado de la corrida mais aussi de la course camarguaise. Il intégra très tôt le club taurin de *La Muleta* d'Arles, et en fut le secrétaire en 1938. J'ai entendu parler, dès ma prime enfance, des ferrades de *La Muleta* qui étaient des événements importants dans notre famille. En plus de mes parents, s'y associaient mes oncles et mes tantes. Quand je fus jugé assez grand pour y participer, c'est-à-dire vers l'âge de dix ans, j'ai compris pourquoi ce rendez-vous annuel était tant attendu. C'était une belle et folle journée de détente entre Arlésiens, d'amitié partagée, de mixité, de bombance et de franche rigolade... et en plus avec les *biòu* ! Tout le monde connaissait tout le monde. La ferrade se déroulait au printemps, au mois de juin, dans une manade de Camargue ou de Crau. Parmi les destinations qui laissèrent d'excellents souvenirs, figuraient celles du Petit Badon, où le club alla à plusieurs reprises, et de Tenque.



La marque au feu par le manadier.



Repas en commun.
Au premier rang à gauche, le président J. Escourbiat et son épouse.

Tout commençait tôt, avec le rendez-vous pour prendre les cars devant le *Café du cours*, qui était le siège du club taurin. Ayant à peine démarré, les cars étaient envahis par des rires et le brouhaha des retrouvailles. Au milieu du trajet, il y avait la pose petit déjeuner dans un champ, une sorte de pique-nique champêtre qui faisait le bonheur des moustiques, et plus particulièrement des arabis, diptères invisibles mais redoutables.

Nous arrivions ensuite dans la manade et débarquions nos paniers et sacs contenant les repas. Chaque groupe et famille choisissait une place sur les tables mises à disposition. Puis c'était le moment très attendu de la ferrade, moment magique dont on ne se lasse jamais. Nous nous rendions à pied dans un champ à proximité du mas, où un feu de bois maintenait au rouge vif le fer de la manade. Les gardians à cheval arrivaient au galop et s'arrêtaient devant nous en guise de salut. Ensuite les membres du club les plus téméraires et expérimentés s'avançaient vers la manade. Nous contemplions les gardians qui tentaient d'isoler un jeune *biòu*. Quand ils y parvenaient et l'entrainaient dans notre direction, tout le monde s'accroupissait. Et quand le jeune bovin arrivait à proximité, une nuée se précipitait sur lui pour le saisir par les oreilles et la queue afin de l'immobiliser. Toujours par les oreilles et jamais par les cornes afin d'éviter d'en rompre une. Une fois le *biòu* amené vers le feu et couché sur le flan, le manadier apposait sa marque au feu dans une odeur de cuir brûlé. Ensuite, avec un coteau affûté, il entaillait les oreilles selon la forme des *escoussures* de la manade. Le jeune bovin était ensuite libéré et regagnait sans se faire prier le reste du troupeau ; mais il était conseillé de ne pas se trouver sur sa trajectoire ! L'opération se répétait deux à trois fois.

Après les émotions, le réconfort, c'est à dire l'apéritif pour se désaltérer, et aussi parce que c'était l'heure du « petit jaune ».

Tout le monde se rendait ensuite dans le *bouvau*, cette petite arène bricolée si typique de la Camargue, et maintenant souvent devenue une arène de *tienta* en maçonnerie. C'était l'heure de la première confrontation avec un taureau (ou vache) emboulé. C'est ce qui s'appelait jadis « la vache de onze heures ». L'animal, toujours promis par le manadier comme « neuf », était raseté, parfois dévié avec une cape ou une muleta, et souvent responsable d'une bousculade sous les rires et les encouragements du public. Nouvelles émotions, et donc nouvel apéro qui cette fois durait car c'était les premiers instants où les personnes présentes pouvaient discuter longuement entre elles, certaines ne s'étant pas revues depuis l'an dernier.

Il était temps de passer aux choses sérieuses : le repas pris en commun. Après avoir mis les couverts, débouché les bouteilles et sorti les entrées, c'était l'heure du discours de bienvenue du président Escourbiat. Peu



Bal de la ferrade du 7 juin 1937.



Dédé Bouche mène le *paseo* dans le *bouvau*.



Pierre Schull, deuxième à droite au premier rang, cape en mains, deviendra le troisième matador de toros français.



Dans le *bouvau*, tous toreros !



René Allègre en action.



Le veau pour les femmes et les enfants.

doué pour les envolées oratoires, c'était pour lui un pensum qui provoquait les rires de son épouse.

À notre table il y avait un rituel culinaire inamovible. D'une année sur l'autre, une de mes tantes apportait un plat d'œufs farcis dont j'ai encore un souvenir gustatif ému. Une autre s'était spécialisée dans l'omelette aux champignons. Quant à ma mère, elle se chargeait de la volaille rôtie. Vers la fin du repas, et avant les desserts, nous avions droit à un récital de chansons. C'est à ce moment qu'intervenait Dédé Bouche qui officiait comme animateur avec beaucoup de talent. Dédé Bouche était un électricien de l'entreprise *Benjamin Serre* et membre charismatique de *La Muleta*. Il faisait intervenir à tour de rôle certains membres qui interprétaient une chanson, très souvent la même tous les ans. À la fin de chacune, les applaudissements étaient remplacés par un « ban Muleta » orchestré par Dédé Bouche. Très spécifique, et jamais entendu ailleurs, le « ban Muleta » consistait à taper cinq fois dans les mains en scandant : 1, 2, 3, 4, 5, suivi d'un sifflet avec un mouvement de bras. Cela était répété trois fois. Il se concluait par trois sifflets successifs et un claquement sec des mains.

Le rosé coulait à flot et le niveau sonore suivait la même courbe que l'ambiance générale. Cela se passait à la bonne franquette, entre nous, et on pouvait se lâcher librement sans arrière-pensée. Une année, un nouveau sous-préfet d'Arles avait été invité à la ferrade. Ce jeune haut fonctionnaire, certainement étranger à la région, avait été séduit par notre bonne humeur communicative, et avait improvisé une danse du ventre sur la table. Point final. Que se serait-il passé si, comme aujourd'hui, tout un chacun avec son smartphone avait pu devenir un cinéaste en puissance, et si les égouts – pardon – les réseaux sociaux avaient existé ? Ce sympathique jeune homme aurait pu craindre pour la suite de sa carrière. À méditer !

Afin que les effets du repas puissent un peu s'estomper, et avant de retrouver *li biòu*, il y avait le bal champêtre. L'orchestre, souvent composé de trois à cinq musiciens, dont un accordéoniste et un saxophoniste, animait la journée.

Enfin arrivait le moment que j'attendais le plus, celui de la course de taureaux emboulés. Comme il y a dans chaque aficionado un torero qui sommeille, je me disais que cette année serait la bonne, celle où j'irais essayer de toréer au milieu de la piste. Mais chaque année je me trouvais une raison valable, la communion solennelle, un examen, pour me limiter à faire passer le « fauve » sur sa trajectoire, m'étant placé près d'un *burladero*.

La course commençait par le *paseo* au son de *Carmen* que jouait l'orchestre. Tout le monde traversait la piste du *bouvau*, femmes,

hommes et enfants, certains drapés dans des capes comme les vrais matadors. On faisait sortir trois à quatre bêtes qui étaient rasetées, parfois toréées, puis attrapées pour être reconduites vers la sortie. Nombreuses étaient les chutes et les bousculades, où l'on pouvait constater combien est douloureux un coup de corne assené par une jeune vachette. Il y avait une pose au milieu de la course afin de se rafraîchir. Il y avait aussi le veau destiné aux femmes et aux enfants, et certaines de nos compagnes ne déméritaient pas en courage.

En fin d'après-midi, les cars nous ramenaient au siège de notre club taurin, au *Café du cours*. C'était là que se terminait la ferrade. Nous nous installions sur des tables pour y terminer les restes du repas de midi et prolonger le plaisir de s'être retrouvés pendant cette mémorable journée.

Il y avait certes d'autres occasions de se revoir, lors du gâteau des Rois, de la castagnade, et parfois du loto qu'organisait le club en hiver. Mais la ferrade de ces années-là demeurait le grand rendez-vous annuel attendu de tous.

Au fur et à mesure que les années passèrent et que l'automobile entra dans les ménages, le car se remplit de moins en moins, puis fut supprimé, et avec lui des moments cruciaux de l'ambiance commune. Les membres arrivaient tout au long de la matinée ou ne venaient que l'après-midi, certains uniquement pour manger, d'autres partaient après le repas. Mes parents, qui n'avaient pas de voiture, étaient dépendants d'un covoiturage et cessèrent d'y aller.

Tous les clubs taurins arlésiens, les associations de sport, les comités d'entreprises, les corporations de métiers, organisaient des ferrades. Aujourd'hui, à cause de problèmes de violence perpétrés par des éléments extérieurs qui viennent perturber la fête, de nombreux manadiers ont arrêté d'en organiser.

Jacques GARCIN

ARLES ET LES DÉBUTS DE L'AVIATION MILITAIRE

C'est une ambiance bien particulière, en ce mois de juin 1912 à Arles, que nous dépeint Christophe GONZALEZ*, teintée à la fois de fête sans retenue en l'honneur du spectacle, tout nouveau pour l'époque, offert par les aviateurs et de ferveur patriotique face au sentiment d'insécurité grandissant, dû à la situation internationale...*

Le dimanche 21 mars 1912, au théâtre municipal, l'*Escolo mistralenco* organisait un gala au profit de l'aviation militaire. L'initiative pouvait surprendre de la part d'une société culturelle se revendiquant de Mistral, fondée en 1905 dans le but de maintenir l'action félibréenne et de, entre autres, « sauver de la déchéance les monuments, les us et le costume qui sont le patrimoine glorieux d'Arles. » En s'inscrivant ainsi dans la modernité la plus en pointe, elle ne reniait en rien l'auteur de *Mireille*, bien au contraire. Non seulement le créateur du *Museon Arlaten* avait montré la voie en acceptant la présidence d'honneur du tout jeune aéroclub vauclusien[1], mais l'actualité, nationale et internationale, avait donné à la question de l'aviation militaire une place centrale dans les préoccupations de la République. Ce soir-là, l'*Escolo mistralenco* réunissait les deux, poète et aéronautique, puisqu'il s'agissait de contribuer à l'achat d'un avion, qui serait baptisé du nom de Frédéric Mistral et offert à l'armée, à une époque où il n'y avait pas encore d'Armée de l'air.

L'affaire dépassait donc les frontières du Landerneau local. Les annonces avaient insisté sur la dimension patriotique de l'événement, et le maire, Jean Granaud[2], avait fait savoir que des listes de souscription seraient déposées dans les établissements publics tandis que le conseil municipal apporterait son concours en votant une subvention. Pour l'occasion, Léo Lelée avait fourni un dessin pour orner la couverture du programme où l'on voyait un « aéroplane » traversant la Provence au-dessus des Antiques de Saint-Rémy et devant deux Provençales « émerveillées », ainsi que l'écrit l'hebdomadaire *l'Arlésien* de ce même dimanche.

Les Arlésiens s'étaient déplacés en nombre (les absents auraient dû « apporter [leur] obole les yeux fermés aux organisateurs », selon *l'Homme de Bronze*), et s'ils l'avaient fait avec la conscience de soutenir la Défense nationale, ils venaient aussi assister à un spectacle, la recherche des affects soutenant bien souvent les élans idéologiques et trouvant donc sa place dans l'histoire de toute société.

1. Aéroclub fondé en 1911.
2. Jean Granaud (1858-1934), maire de 1908 à 1919.



Couverture du programme des Journées d'aviation des 1er, 2 et 3 juin 2012, organisées par le Comité permanent des Fêtes d'Arles.

Le grand organisateur de la soirée était Marius Jouveau[3], déjà au premier rang des Lettres provençales et à ce moment répétiteur au collège d'Arles. Sous sa houlette, on avait entendu un chanteur lyrique, quelques pièces musicales, un ouvrage en provençal adressé à Daudet, une œuvre qui connaissait un certain succès local, *Les voix qui consolent*, et deux textes au titre de circonstance : *En l'air ! En l'air !*, « une revuette aimable », de Marius Jouveau, ainsi qu'un « patriotique sonnet », *L'aerouplano*, en provençal aussi, à une époque où il était encore largement pratiqué.

Si l'on en croit la presse, « les assistants furent tous ravis » par ce « charmant spectacle » qui fut suivi d'une quête dont se chargèrent quatre jeunes filles « sous la coiffe arlésienne ». Parmi elles, Hélène Truchot, celle-là même qui, deux ans plus tard, la catastrophe advenue, commencera à rédiger le seul témoignage sur la Première Guerre mondiale à Arles, manuscrit que le bulletin des Amis du Vieil Arles a publié[4].

Annonçant cette soirée, quelques lignes de *l'Homme de Bronze* du 17 mars avaient précisé qu'être bons Provençaux n'empêchait pas d'être surtout bons Français, et s'achevaient sur la ferme volonté de se maintenir « forts » et de se protéger contre la « brutalité » – sans autre précision[5].

En 1912, cette « brutalité » ne pouvait venir que d'outre-Rhin. Les relations avec l'Allemagne, devenue la première puissance économique d'Europe, étaient très tendues, aggravées depuis quelques années par la « question du Maroc » qui venait réactiver les souvenirs de 1870. En juillet 1911, l'Allemagne avait envoyé un navire de guerre devant Agadir et le pire n'avait été évité que dans la mesure où la France avait cédé aux Allemands une partie du Congo en contrepartie. Accusé de faiblesse par la droite, Joseph Caillaux, président du conseil, avait dû démissionner (11 janvier 1912). Les inquiétudes persistaient cependant et le 17 novembre, une manifestation géante réunira 100 000 personnes à Paris contre le risque de guerre. Quelques mois auparavant, le 29 mars 1912, la loi portant création de l'aéronautique militaire avait été adoptée[6]. Toutes choses que la presse, y compris les hebdomadaires arlésiens (*le Forum républicain, l'Homme de Bronze, l'Arlésien*), avait abondamment fait

3. Marius Jouveau (1878-1949) deviendra majoral du Félibrige en 1913.

4. « Un regard sur Arles pendant la Grande Guerre : le *Journal* d'Hélène Truchot », *Bulletin des Amis du Vieil Arles* ; première partie : n° 177, p. 2-17, décembre 2018 ; deuxième partie : n° 178, p. 30-46, mars 2019 ; troisième partie et fin : n° 179, p. 3-24, juin 2019.

5. *« Voulèn se teni fort et nous apara contro la brutaleta. »*

6. L'idée d'intégrer l'avion dans un conflit était née dès 1909, année de la traversée de la Manche par Blériot.



GRAND MEETING D'AVIATION

Organisé par le Comité Permanent des Fêtes de la Ville d'Arles

Donné sous la Présidence d'Honneur de MM. Ceccaldi, *Sous-Préfet :* Sixte-Quenin, *Député et* Granaud, *Maire de la ville d'Arles*

à L'AÉRODROME DES SEMESTRES, route du Plan-du-Bourg (avant l'Hippodrome)

Les Samedi, 1, Dimanche, 2 et Lundi, 3 Juin 1912

Avec le Concours des Aviateurs :

ÉMILE DUVAL

Pilote aviateur breveté de l'Aéro-Club de France
Biplan CAUDRON -- Moteur GNOME 50 H. P.

Emile Marie Duval, est né le 24 avril 1886 à Paris. Passe son brevet de pilote-aviateur à Juvisy, le 17 juin 1910. Avec le N° 148, sur monoplan Saulnier. Abandonne le monoplan pour le biplan Caudron. Débute dans le Cross-country aérien par le raid Paris-le-Crotoy (220 kilom.). Est le triomphateur du meeting de Lausanne, et se fait connaître du grand public par sa performance extraordinaire du Circuit Européen, où il se classe le premier des biplans dans l'étape Paris-Liége, 8me du classement général à Bruxelles, traverse la Manche, et va jusqu'aux environs de Londres. Concourt pour la Coupe Michelin avec 800 kil. et fait Paris-Orléans avec 3 escales et 450 kil. Est le héros des incidents retentissants du " Carthage ", saisi par les Italiens, lors du meeting de Tunis.

Son biplan Caudron à 18 m. de surface, 7 m. 50 de profondeur, 7 m. 60 d'envergure, hélice Chauvier, et vitesse 90 kil., équilibre latéral gauchissement, ailes souples.

Couleur caractéristique : **bleue**.

RENÉ MESGUICH

Pilote aviateur breveté de l'Aéro-Club de France
Monoplan MORANE -- Moteur GNOME 50 H. P.

Né le 18 février 1875 à Marseille, passe son brevet de pilote-aviateur à Villa Coublay en septembre 1911 sur monoplan Borel-Morane, type Paris-Madrid. Débute sur les aérodromes de Mourmelon et d'Etampes par des vols magnifiques qui le classent aussitôt parmi nos meilleurs aviateurs. Se rend au mois de janvier à l'aérodrome de la Californie, à Nice et exécute chaque jour un grand nombre de vols avec passagers (Prince Guillaume de Suède, etc..). Exécute une série de virages acrobatiques au moment de la venue des marins anglais, lors de l'inauguration à Nice, du monument élevé en l'honneur de la reine Victoria.

Son monoplan Morane Saulnier à 10 m. d'envergure, 7 m. de profondeur, hélice intégrale, équilibre latéral par gauchissement. Vitesse moyenne : 135 kilom. à l'heure. l'aéroplane le plus rapide existant.

Couleur caractéristique : **Gris argenté.**

PROGRAMME

SAMEDI *(Première Journée)*

A 2 h. 1/2 Ouverture de l'Aérodrome.

A 3 h. 1/2 **Commencement des Vols.**

A 9 h. du soir, **Grande Retraite aux Flambeaux** avec le concours des Sociétés Musicales *l'Arlésienne* et la *Philharmonique* et des *Tambours et Clairons du 58e Régiment d'Infanterie.*

DIMANCHE *(Deuxième Journée)*

A 2 h. 1/2 Ouverture de l'Aérodrome.

A 3 h. 1/2 **Commencement des Vols.**

Pendant toute la durée des vols les Sociétés Musicales *l'Arlésienne* et la *Philharmonique* se feront entendre dans l'enceinte de l'Aérodrome

A la sortie de l'Aérodrome **Grande Bataille de Confettis** sur les Lices.

A 9 h. du soir, concert sur le Kiosque par l'ARLÉSIENNE.

LUNDI *(3e et dernière Journée)*

A 2 h. 1/2 Ouverture de l'Aérodrome.

A 3 h. 1/2 **Commencement des Vols.**

Vols militaires, avec lancement de bombes et projectiles figurés.

A 9 h. du soir, sur la place Lamartine concert par la *Philharmonique.*

Une flamme placée sur l'Esplanade des Lices indiquera si l'on vole.

Chaque jour du Meeting, **Visite et Exposition des Appareils**, de 9 h. à 11 h. Entrée : **O. 50.** — Les deux Aviateurs prennent des passagers. Pour les conditions s'adresser à M. CARRÉ, Président du Comité d'Aviation. — Les trois journées, les deux aviateurs exécuteront la série complète des vols : **Vols planés, vols piqués, vols en hauteurs, etc** ...

Pendant les trois journées d'aviation, des groupes de jeunes filles et jeunes gens, vendront " **L'OISEAU DE FRANCE** " au profit de l'Aviation Militaire — Le dernier vol sera annoncé par une bombe

ARLES. — IMP. CHAUVET.

Programme détaillé des Journées d'aviation des 1er, 2 et 3 juin 2012.

connaître. L'opinion était préparée et le gala de l'*Escolo mistralenco* répondait parfaitement aux préoccupations nationales du moment.

Ce ne fut pas le seul événement en faveur de cette œuvre patriotique dans cette même période puisque, seulement trois jours après, le 24 mars, les équipes Arles-sports et Rugby-club (l'équipe du collège) s'affrontaient sur le terrain de Mouleyrès. Malgré l'inclémence du temps, un nombreux public se présenta et l'aviation militaire put bénéficier des 250 francs de la recette. Ils venaient s'ajouter aux sommes récoltées un peu partout et la presse nationale – en particulier *Le Matin*, grand quotidien national[7] qui frôlait le million d'exemplaires – annonçait régulièrement le montant de la cagnotte. Début juin, la souscription dépassait les 3 300 000 francs.

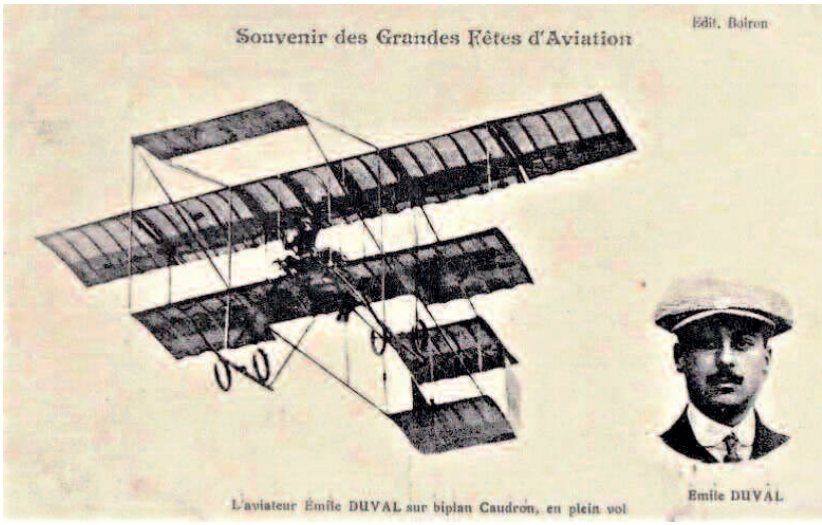
Au même moment s'ouvraient les Journées d'aviation organisées par le Comité permanent des Fêtes d'Arles, les 1er, 2 et 3 juin. Créé en 1911, ce comité n'avait encore rien entrepris malgré le dévouement de son président, le Dr Jules Urpar (1856-1915), également président du Syndicat d'initiative, qui se démenait pour faire connaître la ville. Cette première initiative semblait bien audacieuse, tout en s'inscrivant dans un mouvement général car ce type de spectacle était courant dans l'Hexagone[8]. Dans le Midi, des journées similaires s'étaient déroulées à Marseille (avec Roland Garros pilotant un appareil Blériot), à Toulon, Nîmes et Avignon. Elles s'étaient soldées par des échecs financiers et on craignait qu'Arles ne fasse pas mieux…

Sous la présidence d'honneur du maire, du député (Anatole Sixte-Quenin) et du sous-préfet, ce qui soulignait la portée nationale de l'événement, ce meeting aérien se déroulait sur « l'aérodrome » des Semestres. À vrai dire, un pré au sud de la ville, au tout début du Plan-du-Bourg et à un jet de pierre de l'actuel pont Réginel (ex Van Gogh), situé entre la route de Port-Saint-Louis-du-Rhône et la ligne de chemin de fer vers le même lieu – à un moment où ce quartier ne comptait que deux ou trois *masets*. Ce « champ » (au sens strict !) d'aviation précédait de quelques mètres le champ de courses, hippodrome bien aménagé, lui, qui se trouvait, jusqu'à la dernière guerre, en lieu et place à quelque chose près de l'actuel stade Louis Brun.

Outre le fait de « voir des avions », ce qui était déjà extraordinaire, l'affiche était alléchante en annonçant la présence des aviateurs Émile Vidal, sur son biplan, et René Mesguich, aux commandes d'un monoplan,

7. C'est *Le Matin* qui avait lancé, en 1907, une course automobile Pékin-Paris.

8. Par exemple, le dimanche 2 juin 1912, se déroulaient d'autres meetings aéronautiques à Jarnac, Rochefort et ailleurs, et à Albi le lundi 3, etc. La lecture des journaux nationaux est éloquente à ce propos.



Ci-dessus : l'aviateur Émile Duval sur biplan Caudron, en plein vol.

Ci-dessous : l'aviateur René Mesguich et son monoplan Morane.



surtout que l'on annonçait des vitesses surprenantes : 90 km à l'heure pour Vidal et 135 pour Mesguich ! Il y avait de quoi saluer les machines volantes de la modernité. C'est ce que faisait l'Arlésienne gravée sur la couverture du programme qui, entre ville et Camargue (décor déjà obligé !), agitait son mouchoir, posée sur un piédestal que formait une accumulation de vestiges : le passé prestigieux rendant hommage aux glorieuses performances du présent !

Dès le vendredi après-midi 31 mai, les multiples passages du biplan d'Émile Duval au-dessus de la ville ouvraient officieusement les festivités et appâtaient le public.

Le rendez-vous du samedi, jour d'ouverture, fut gâché par la pluie et, comme le souligne un reporter, les prairies se souvenant qu'elles furent autrefois paluds, une odeur de marais « vous pénètre ». Heureusement, profitant d'une éclaircie, il y a foule le dimanche et cela suffira pour assurer l'équilibre financier. Si l'on se fie à diverses plumes journalistiques, on retiendra que les spectateurs « qui n'ont jamais vu voler » tendaient leur cou vers les machines « mystérieuses », saisis d'émotions et que « l'admiration » ne trouvait plus assez de formules pour s'exprimer. Un reporter tente de transcrire le ressenti ambiant en écrivant : « Duval et Mesguich sont des dieux. Il ne leur manque que l'auréole du soleil. » S'il y en avait un peu, subitement il tombe des cordes et c'est la débandade sur le plancher des vaches. Lundi, grisaille encore mais on vole devant un public moins nombreux. Enfin, pour les adieux et peut-être pour compenser les difficultés climatiques des jours précédents, les aviateurs proposent une rallonge le mardi. Le soleil est enfin radieux, le public s'endimanche de nouveau et assiste à « certains virages à angle droit [qui] donnèrent le vertige ». *Le Forum républicain* n'est pas en reste, qui évoque l'émerveillement des spectateurs devant ces vols planés, piqués, en hauteur, les virages « si impressionnants », les vols simultanés, les atterrissages, etc.

Comme pour tout rassemblement, le spectacle est aussi parmi les curieux. *L'Homme de Bronze* raconte, dans le style d'époque, que « le soleil joue sur les ombrelles et taille de lourdes topazes dans les carafes de l'extra-dry frappé. On revoit, autour du buffet en plein vent, les professionnels de la soif, les grandgousiers amusants pour qui tout : rink, corrida, élections, aviation… se traduit pas des coupes ou des chopes. »

Tandis que l'ambiance sonore sur cet aérodrome improvisé était assurée par des fanfares militaires, sans compter que les pilotes avaient largué quelques bombes factices… On avait pu contempler de près ces appareils qui formaient une exposition à eux deux (moyennant alors une petite somme) et certains Arlésiens s'étaient offert un baptême de



Le beau temps revenu, c'est une assistance fournie qui assiste aux exploits des aviateurs, comme le rapporte la presse locale.

l'air avec les illustres pilotes. Des sensations, donc. Entre deux vols, les dames, dit un reporter, avaient assiégé les aviateurs de demandes d'autographes…

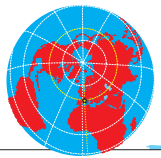
La presse locale fut unanime : le Comité des Fêtes avait réussi ses débuts. D'autant qu'il avait su transformer l'événement aéronautique en fête populaire : les trois journées avaient été ponctuées, en ville, par un bal, une retraite aux flambeaux, un concert sur le kiosque, une bataille de confettis sur les Lices. Par ailleurs, l'expérience montrait qu'il pouvait compter sur les Arlésiens et cela créait pour lui des devoirs dans ses projets. Il y allait du futur touristique de la ville, ouverte aux « étrangers » comme on disait, profitable au commerce autochtone et assurant aux Arlésiens une part de leur sociabilité estivale[9].

Mais nous étions en 1912, et au milieu de l'année… Même si l'idée de la guerre était déjà très présente dans les esprits et agitée à longueur de colonnes dans la presse, personne ne pouvait savoir que l'avenir du Comité des Fêtes viendrait rapidement buter contre un événement qui bouleverserait l'ordre du monde. En revanche, l'avenir de l'aviation militaire, passant du « meeting » joyeux au combat tragique, en tirerait largement profit. Il suffisait d'attendre deux ans…

Christophe GONZALEZ

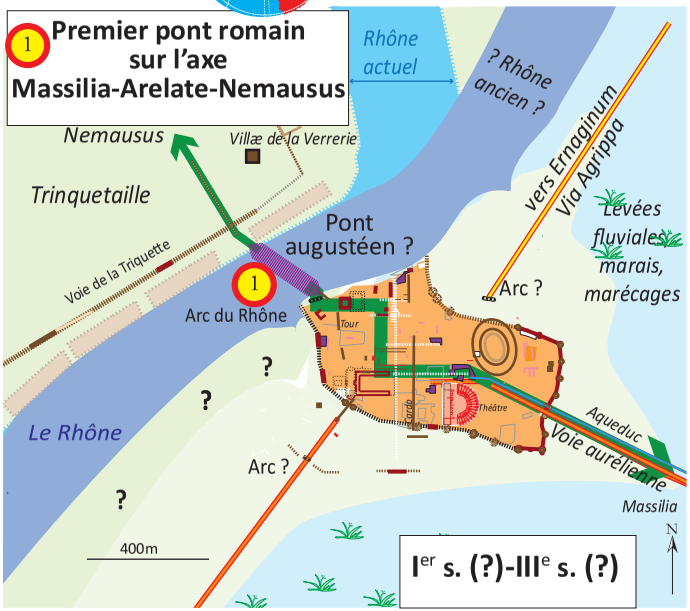
9. *L'Homme de Bronze* du 9 juin 1912.

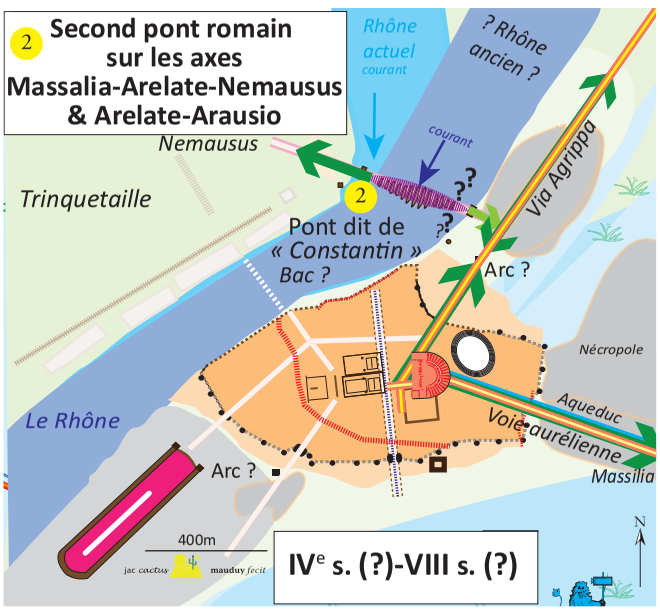
43° 67′ 66″ N
4° 62′ 77″ E



La traversée du Rhône. 1

Ponts et bacs antiques sur le fleuve :
érections, destructions, reconstructions, frustrations



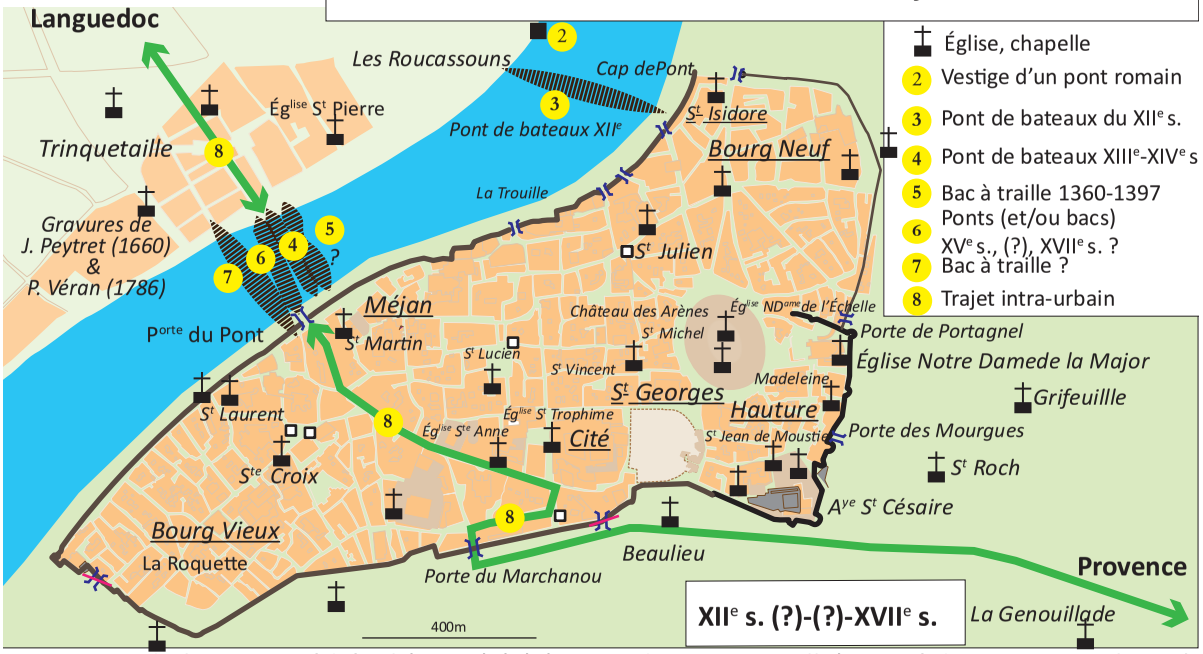


Un pont (?) (**1**) antique serait localisable par déduction, entre l'arc du Méjan et la voie de la Triquette. Après le III^e^ s. (?), il est remplacé par un pont (**2**) (vestiges à Trinquetaille) dont on ignore l'aboutissement rive gauche (le tracé dépend de celui du Rhône et de l'axe du courant frappant les proues des bateaux porteurs). Ce(s) pont(s) de bateaux reliaient *Narbonnaise* et *Viennoise-Provincia* via Arelate.

43° 67′ 66″ **N**
4° 62′ 77″ **E**

La traversée du Rhône. 2

Les ponts médiévaux et modernes :
érections, destructions, reconstructions, frustrations



Au pont de bateau médiéval (XIIᵉ s.) (**3**) (au NE de Trinquetaille), succèdent ponts et bacs à traille (**4-5-6**) sur le Méjan (ou sur la Roquette, **7 ?**) imposant un charroi lourd (**8**) au travers de la ville médiévale. Crues, embâcles, vent, surcharges ont détruit les ponts de ce passage est-ouest concurrencé par Tarascon et Avignon...

43° 67′ 66″ **N**
4° 62′ 77″ **E**

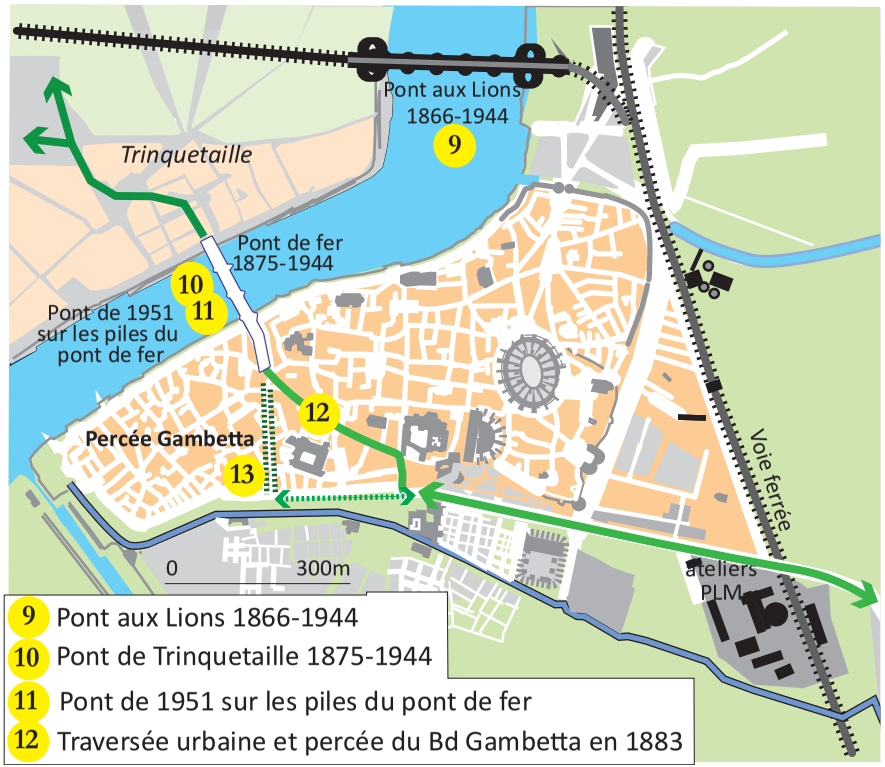
La traversée du Rhône. 3

Les ponts « pérennes » des XIX-XX^e^ siècles : érection, destruction et asphyxie urbaine

Une traversée de plus en plus difficile.

Les deux ponts (**9** & **10**) du XIX^e^ siècle ont été détruits en 1944 par les bombardements. Le pont ferroviaire aux Lions (ligne de Lunel) (**9**) n'a pas été rétabli. Celui de Trinquetaille, le pont de fer (**10**) peint par Van Gogh (inauguré en 1875) a été remplacé dès 1951 (**11**).

Mais le passage du Rhône, par le flot des chevaux, des charettes puis des automobiles, encombre la ville (**12**). Celle-ci, malgré la percée du Bd Gambetta (**13**), devient *intraversable*...

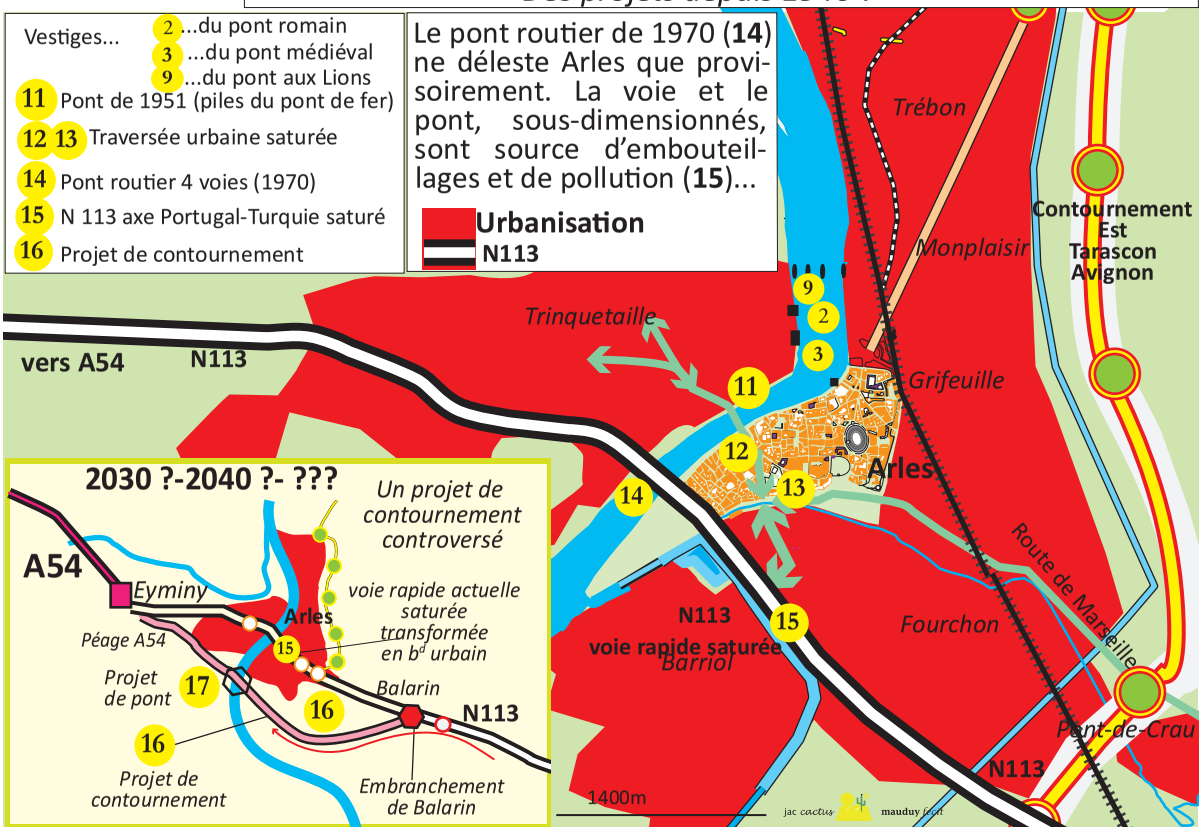


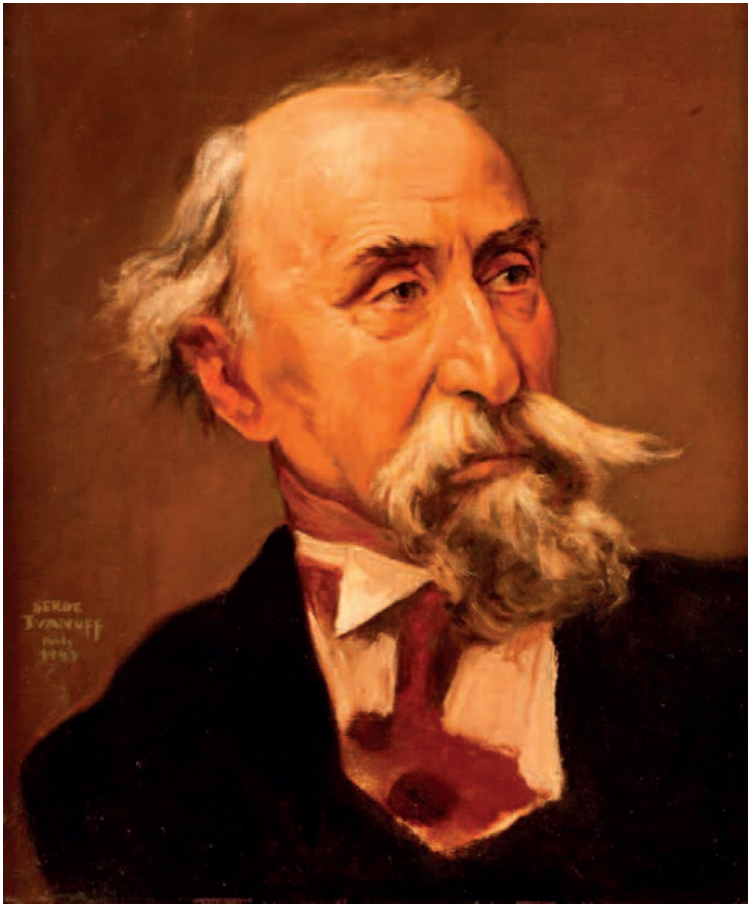
jac cactus mauduy fecit

43° 67’ 66’’ **N**
4° 62’ 77’’ **E**

La traversée du Rhône. 4

Des projets depuis 1946 ?





**Portrait de l'écrivain et poète Archag Tchobanian (1872-1954)
par Serge Ivanoff (1893-1983).
Huile sur toile 46 x 38 cm, 1943.**

FRÉDÉRIC MISTRAL ET ARCHAG TCHOBANIAN

Nous avons à cœur, de temps à autre, d'évoquer les travaux du cours de provençal des AVA. C'est ainsi que Michèle Tatarian nous rapporte en provençal, puis en français, une manifestation récente en l'honneur de l'amitié entre Frédéric Mistral et le poète arménien Archag Tchobanian, mettant au jour un aspect peu connu de la personnalité du maître de Maillane, à savoir ses sentiments très forts à l'égard des Arméniens.

Pour illustrer cette relation entre les deux hommes, sont ensuite présentées deux lettres extraites de leur correspondance, écrites en 1905 après qu'Archag Tchobanian a demandé à Frédéric Mistral l'autorisation de traduire et de publier le poème Mirèio *en arménien.*

Pour en savoir plus sur Archag Tchobanian (Constantinople 1872 - Paris 1954), on pourra en particulier consulter sur Internet la page Wikipedia très documentée qui lui est consacrée :
https://fr.wikipedia.org/wiki/Archag_Tchobanian

Li 17, 18 e 19 de nouvèmbre 2023, à Castèunòu de Gadagne, se debanè uno manifestacioun – « Mistral et Tchobanian, correspondances poétiques » –, ourganisado pèr « Lis Ami de Font Segugno » emé l'ajudo de « l'Association franco-arménienne d'Avignon et de sa région » pèr ounoura l'amista de Frederi Mistral e Archag Tchobanian.

Aquèsti tres jour culturau permeteguèron la descuberto de si correspoundènci epistoulàri e tambèn de si terro e de si lengo. D'efèt, li dous pouèto an oubra à la sauvo-gàrdi de si tresor culturau.

Aven pouscu vèire lou rescontre entre dos culturo : la prouvençalo e l'armèni dins la countùni istourìco e sa trasmessioun.

Tres jour de tèms, mant'un evenimen se soun sucedi : espousicioun di tableu d'Alain Azad e de foutografìo sus li veirau ; musico, danso, cant prouvençau e armèni ; e dos counferènci :
- Michel Basmadjian : « L'art sacré en Arménie, ses lieux de culte en péril. »
- Edmond Khayadjian : « Frédéric Mistral et l'Arménie à la lumière de sa correspondance avec Archag Tchobanian et le père Félix Charmetant. »

Li provo d'uno amista founso entre lis dous ome se trobon dins lis archiéu dóu Museon Mistral à Maiano e dins lis archièu d'Archag Tchobanian dóu Museon de la literaturo e dis art à Erevan en Armenìo.

Michèle TATARIAN

ՖՐԵՏԵՐԻՔ ՄԻՍԹՐԱԼԻ

ԾՆՆԴԵԱՆ ՀԱՐԻՒՐԱՄԵԱԿԸ

Վերջերս Քանի մէջ չգիտէ հանդիսութիւններով, որոնց մասնակցեցան Ֆրանսական կառավարութիւնն ու մտաւորականութիւնն ներկայացուցիչները, ասծանցաւ Փրովանսի մեծ բանաստեղծին Յիսնամեայ Ծննդեան հարիւրամեակը:

Միսթրալ փրովանսական լեզուի ու բանաստեղծութեան վերակենդանացման շարժումին հոյակապ պարագլուխը եղաւ, ան՝ փոխանակ իր բնածին հանճարը իր մեծ հայրենիքին՝ Ֆրանսային լեզուովը գործադնելու եւ անոր չքանացի ու ֆրանսագէտ բոլոր հասարակութեանց ճաշակի գործեր արտադրելու, նախընտրեց գալ իր «փոքրիկ հայրենիքին», իր ծննդավայր Փրովանսին, գրական լեզուին վերականգնման եւ Միջին Դարու մէջ Կեդրոնական Ֆրանսայի բանաստեղծութիւնէն իսկ ասաջ այնքան սիրուն փայլով մը շողացած բանաստեղծութեան վերածագնման: Իր եւ ինչպէս եւ իր շուրջ համախմբուած Յելիպրներուն ձգտումը քաղաքական անջատման բնոյթ երբեք չէ ունեցած. բայց ինքն եւ իր ընկերները ստած են կենդանի պահել իրենց ցեղին ու ծննդավայր նահանգին բարքերը, ասանդութիւնները, լիշատակները եւ մանաւանդ լեզուն ու գրականութիւնը: Միսթրալ հասաւ իր նպատակին. իր գործը, որ ծԽ. դարու սեմնէն մեծ ու կատարեալ քերթողական արտադրութիւններէն մին է, ընդ գարձաց սիեզերահռչակ բանաստեղծ մը: Չկայ ֆրանսայի գրագէտ մը կամ գրասիրող մը որ կարդացած չըլլայ անոր հրաշակերտները՝ ընագրին կամ ֆրանսերէն Քարգմանութեան մէջ, եւ նոյնն է նաեւ ուրիշ եւրոպական ազգերու մէջ:

Միսթրալին ես ընդարձակ ուսումնասիրութիւն մը նուիրած եմ առնուազն Թիֆլիսի Լուսոյ հանդէսին մէջ (1905, Օգոստոս, Սեպտ., Հոկտ., 1908 Յունուար—Ապրիլի Հոն տկսած էի նաեւ՝ յետոյ՝ հրատարակել Միսթրալի ամենէն հմայիչ ու ամենէն ասիլի ժողովրդականացած գործին՝ Միրէյո քերթուածին Քարգմանութիւնը, զոր չկրցայ ասարտել: Այդ գործին ամբողջութիւնը որ մը պիտի երեայ Ալանիսի մէջ: Նախորդ շրջանի Անահիտին 1909ի Յունիս—Յուլիսի թիւին մէջ հրատարակած եմ գարձեալ յօդուած մը Միսթրալի վրայ, Միրէյոի յիսնամեակին առթիւ. որ այդ ասրին արտակարգ հանդիսաւորութեամբ ասնուեցաւ փրովանսական մեծ քաղաքին Արլի մէջ. եւ այդ յօդուածին Հետ ասած եմ նաեւ Քարգմանութիւնը Միրէյոի ասիներն սիրուն կտորներէն մէկուն (Մանալիի Երգին) եւ Բաժակը, Ազատասարութեան Սաղմոս, Կaros, Դեղօն առ Լատին Յեղր քնարերգական ասրանքէն էջերուն:



Ֆրետերիք Միսթրալ

Անահիտի Ներկայ թիւին մէջ կը հրատարակեմ Ալֆոնս Տօտէի (որ ինչն ալ Փրովանսցի էր, բայց ֆրանսական գրականութեան նախընտած և իր գործերէն ոմանց մէջ ֆրանսերէնով իր Փրովանսցի Հոգին այնքան գեղարիկ կամ սրամիտ կերպով արտայայտած) Միսթրալի մասին գեղեցիկ յօդուածին Քարգմանութիւնը, ասժամանակ մը այն ճոխ արտադրական Շաւիղ զոր Լէան Տօտէ արտասանեց քանի մը ամիս ասաջ Միսթրալի Ծննդեան Հարիւրամեակին առթիւ. Փարիզի մէջ կայացած մեծ Հաւաքոյթի մը, եւ Միսթրալի Նշանաւոր էջերէն ոմանց տաղաչափեալ Հայացում մը:

Ե. Չ.

Article en arménien d'Archag Tchobanian consacré à Frédéric Mistral dans sa revue *Anahit*, en 1930, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance du poète provençal.

Les 17, 18 et 19 novembre 2023, à Châteauneuf-de-Gadagne, s'est déroulée une manifestation – « Mistral et Tchobanian, correspondances poétiques » –, organisée par « Les Amis de Font Ségugne » avec le concours de « l'Association franco-arménienne d'Avignon et de sa région », pour mettre à l'honneur l'amitié entre Frédéric Mistral et Archag Tchobanian.

Ces trois jours culturels ont permis la découverte de leur correspondance épistolaire et également de leurs terres et de leurs langues. En effet, les deux poètes ont œuvré à la sauvegarde de leurs trésors culturels.

On a pu assister à la rencontre entre deux cultures : la provençale et l'arménienne, dans la continuité historique et sa transmission.

Pendant trois jours, de nombreux évènements se sont succédé : expositions de tableaux d'Alain Azad et de photographies de vitraux ; musiques, danses et chants provençaux et arméniens; et deux conférences :

- Michel Basmadjian : « L'art sacré en Arménie, ses lieux de culte en péril. »
- Edmond Khayadjian : « Frédéric Mistral et l'Arménie à la lumière de sa correspondance avec Archag Tchobanian et le père Félix Charmetant. »

Les preuves de l'amitié profonde entre les deux hommes se trouvent dans les archives du Musée Mistral à Maillane et dans les archives d'Archag Tchobanian au Musée de la littérature et des arts à Erevan en Arménie.

Michèle TATARIAN

LETTRE DE FRÉDÉRIC MISTRAL À ARCHAG TCHOBANIAN

Maillane (Bouches-du-Rhône), 29 avril 1905

Cher Monsieur,

Je m'empresse de répondre à votre aimable lettre en vous donnant bien volontiers, et avec gratitude, l'autorisation de traduire en arménien mon poème de *Mirèio*.

Mes autres poèmes (*Les Îles d'Or, Calendal, le Poème du Rhône*) ont été édités par Lemerre qui voudra bien vous en remettre un exemplaire, quand il verra que vous venez de ma part. Quant à mon poème de *Nerto* (en sept chants), publié par Hachette, il est, me dit-on, épuisé.

Tous ces ouvrages portent une traduction française en regard du texte provençal, traduction qui est de moi, comme celle de *Mirèio*, et aussi fidèle que possible.

J'approuve absolument votre façon de traduire mes vers provençaux en vers libres. Vous êtes du reste le meilleur juge de ce qui convient à votre public.

Je n'ai encore pu que feuilleter les *Poèmes arméniens* et *Chants populaires* que vous m'avez offerts, mais je les trouve admirables dans leur simplicité biblique et vraiment originaux, comme expression d'une très noble et très antique race.

J'ai remarqué entre tous votre *Berceuse pour l'Arménie,* magnifique de douleur, de pitié et d'espérance. Que Dieu et votre mère vous entendent !

L'Arménie est bien loin de nous – et pourtant je n'ai jamais lu ou entendu ce nom sans une sympathie profonde. Mon cœur a saigné surtout aux récits de l'effroyable oppression qui la martyrise et j'en ai suivi les phases dans le *Bulletin* de *l'Œuvre des Écoles d'Orient* publié à Paris par mon cousin le Père Charmetant.

Je suis naturellement à votre service pour les éclaircissements dont vous pourrez avoir besoin. Je vous envoie un exemplaire de la traduction espagnole de *Mirèio.*

Et bien à vous, cher traducteur.

F. MISTRAL

RÉPONSE D'ARCHAG TCHOBANIAN À FRÉDÉRIC MISTRAL

Cher Maître,

J'ai reçu votre lettre si cordiale et si bienveillante, ainsi que le beau volume de la traduction espagnole de *Mirèio* que vous avez bien voulu m'offrir ; M. Lemerre m'a remis vos trois ouvrages édités par lui ; je vous remercie infiniment de votre extrême amabilité. Je vous envoie avec cette lettre trois autres ouvrages que j'ai publiés à Paris. Votre sympathie pour l'Arménie est très précieuse pour nous. Je publierai quelques passages de votre lettre en tête de ma traduction arménienne de *Mirèio*.

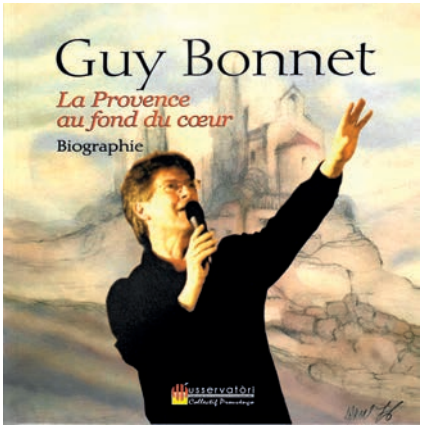
Cela m'a été une très agréable surprise d'apprendre que le Père Charmetant est votre cousin. Je le connais depuis longtemps ; nous avons souvent agi ensemble en faveur de la cause arménienne, à laquelle il a rendu de grands services.

Je vous enverrai les numéros de la revue *Louma* où paraîtra ma traduction ; j'espère pouvoir commencer la publication dans deux ou trois mois.

Veuillez agréer, cher maître, l'assurance de ma fervente admiration.

A. TCHOBANIAN

IN MEMORIAM :
GUY BONNET (1942-2024)



Le 8 janvier dernier est décédé un artiste dont l'importance fut considérable dans l'évolution de la chanson provençale au XXe siècle. Il s'agit de Guy Bonnet. Né le 12 mai 1942, issu d'une famille du peuple avignonnais et doué pour la musique depuis son plus jeune âge, il entama très tôt sa formation musicale, couronnée par un prix de piano du Conservatoire d'Avignon. Dès son entrée dans la vie professionnelle, Guy Bonnet se consacre à la musique populaire en jouant dans des orchestres de variétés, avant de commencer à composer des chansons.

« Monté » à Paris au milieu des années 1960, il arrive peu à peu à se faire un nom, après quelques premières années difficiles. Plusieurs de ses compositions rencontreront un grand succès comme *La Source*, chantée par Isabelle Aubret, qui représentera la France au concours de l'Eurovision de 1966 où cette dernière se classera troisième. Cette réussite marque le véritable début de sa carrière de compositeur, tout en continuant de chanter lui-même. Ainsi représentera-t-il la France à l'Eurovision en 1970 puis en 1983. À ce titre, Guy Bonnet est le deuxième artiste ayant concouru deux fois dans cette compétition internationale au nom de la France en tant que chanteur. Comme compositeur, il signera près de 400 chansons dont 300 furent enregistrées. Le tout pour des artistes tels qu'Isabelle Aubret, Jacqueline Dulac, Daniel Gelin, Franck Fernandel, Marie Laforêt, Mireille Mathieu, Jean-Claude Pascal, Cliff Richard, Sylvie Vartan, Rika Zaraï… Il signa aussi plusieurs musiques de film, de génériques et d'émissions télévisées.

À partir du milieu des années 1970, influencé par des chanteurs en langues régionales tels que le Breton Alan Stivell, l'Occitan Marti ou le Catalan Lluis Llach, il se consacre de plus en plus à la chanson provençale, et cela dans un style nouveau, très éloigné des musiques traditionnelles ou folkloriques. En effet, Guy Bonnet innove en Provence en composant de la bonne variété, comme il le faisait en français ou dans le monde anglo-saxon, mais cette fois en employant la langue de Mistral, ce qui n'avait jamais été fait auparavant… En collaboration avec

Pierre Vouland, avec lequel il écrira environ 80 chansons, il fait paraître son premier 33 tours en 1977sous le titre *Moun Miejour*. Ce disque fera date et bercera les jeunes militants provençalistes de cette époque. Depuis, Guy Bonnet a poursuivi inlassablement ses activités en Provence et ailleurs, faisant paraître 14 CD et livres CD, composant et enregistrant encore 200 chansons et œuvres musicales, dont des traductions en *lengo nostro* de textes de Charles Aznavour, Gilbert Bécaud ou Jacques Brel.

Même s'il était Avignonnais, Guy Bonnet avait de nombreux amis à Arles, étant même apparenté au premier président de notre association lors de sa renaissance en 1971 : Jean Landriot. C'est ainsi qu'il avait accepté de faire partie de notre Comité d'honneur en 2019… Dans notre ville, on se souviendra enfin de sa participation aux manifestations et festivals organisés dans les années 2000 par le *Collectif Prouvènço*, pour lequel il composa une chanson devenue fameuse et un véritable programme : *Me dison Prouvènço*, « On m'appelle Provence », en réponse à ceux qui voudraient fondre et faire disparaître notre région dans une artificielle et niveleuse « Grande Occitanie » recentrée sur le Languedoc.

Jusqu'au bout, avant que la maladie ne limite ses activités, Guy Bonnet poursuivra son œuvre que l'on retrouve dans la belle biographie que lui a consacrée l'Observatoire de la langue et la culture provençales et le *Collectif Prouvènço*, parue en 2019 sous le titre *Guy Bonnet : la Provence au fond du cœur.* Cette Provence, qu'il portait si bien « au fond du cœur », se souviendra toujours de lui, maintenant qu'il a rejoint dans l'au-delà les autres grands noms de notre littérature et de notre culture…

Remi VENTURE

Supplément au n° 195 du bulletin des A.V.A.

Entre Nous

ASSEMBLÉE GÉNÉRALE DU 16 MARS 2024

Une belle assistance d'environ 95 personnes garnissait l'amphithéâtre « Henri Cérésola - Pierre Fassin » de l'Espace Van Gogh. Comme par ailleurs, 90 pouvoirs avaient été reçus, c'est très largement que le quorum était atteint.

Le président Vincent RAMON a salué les personnalités présentes, en particulier M. Patrick DE CAROLIS, maire d'Arles et président de l'ACCM, membre du comité d'honneur des AVA, Mme Sophie ASPORD, adjointe au maire en charge du Patrimoine et de l'Urbanisme, Mme Claire DE CAUSANS, adjointe à la Culture et à la vie associative, et excusé celles qui ont manifesté leur intérêt pour cette assemblée mais qui n'ont pu être présentes. *(Il saluera également à son arrivée M. le député Emmanuel TACHÉ DE LA PAGERIE.)*

Enfin, il tient également à saluer toutes les associations amies du Pays d'Arles avec lesquelles les AVA partagent les mêmes valeurs grâce à notre passion commune du patrimoine et de l'histoire de ce territoire, conscients que nous sommes de faire partie d'un territoire attaché à sa culture et d'adhérer aux traditions liées à l'identité de notre terroir.

RAPPORT MORAL PRONONCÉ PAR LE PRÉSIDENT VINCENT RAMON

Je suis très honoré, fier et heureux en tant que président d'ouvrir cette assemblée générale du 16 mars 2024, 53e épisode de la saison 2 de l'histoire des Amis du Vieil Arles, car j'ose ainsi vous rappeler que c'est en 1903 qu'un groupe d'érudits a créé les AVA et en 1971 qu'un nouveau groupe de jeunes passionnés (dont l'un, Hervé DUGAS, que je salue amicalement, est parmi nous aujourd'hui) a souhaité faire renaitre notre « jeune » association !

Je profite de l'occasion qui m'est donnée aujourd'hui pour exprimer avec une profonde gratitude nos plus sincères remerciements à toutes les personnes et institutions qui ont contribué au succès de notre association au cours de la dernière année.

Tout d'abord, permettez-moi de rendre hommage à la Mairie d'Arles, et en particulier à notre maire, Patrick DE CAROLIS et nos élus ici présents dont Sophie ASPORD et Claire DE CAUSANS, pour leur soutien continu et leur engagement en faveur de notre patrimoine. Les services de la ville dédiés à la culture et au patrimoine méritent également notre reconnaissance pour leur travail et leur dévouement.

La Ville d'Arles elle-même est un joyau que nous nous efforçons ensemble de préserver et de promouvoir. À travers les différentes commissions municipales auxquelles nous sommes conviés et les efforts déployés dans le cadre des travaux en cours, nous sommes les témoins privilégiés d'un engagement exceptionnel envers notre patrimoine, et nous vous remercions chaleureusement pour votre implication. Témoins vigilants et constants, nous apprécions, malgré les contraintes pratiques au quotidien, le « grand chantier » de rénovation entrepris depuis ces dernières années, et ses résultats dont le plus proche aujourd'hui est la place Wilson et un peu plus loin notre obélisque… puis les tours de la Cavalerie récemment terminées et la fontaine Amédée Pichot dont la restauration est bientôt achevée. Nous sommes aussi attentifs aux chantiers en cours comme celui de l'avenue Victor Hugo et celui de l'entrée de ville Chabourlet, proche du nouveau parking provisoire qui a remplacé l'ancienne caserne des pompiers et qui sera opérationnel fin juin prochain. Par ailleurs, le maire a souhaité recueillir l'avis des AVA autour de l'aménagement de la place Lamartine et l'implantation de l'œuvre de l'artiste contemporain Bernar VENET ; c'est ainsi qu'après avoir recueilli l'avis du conseil d'administration, nous avons validé la proposition de la mise en place de cette œuvre contemporaine à l'entrée nord de la ville, en nous rappelant, pour l'occasion, l'épisode de la démission d'un membre refondateur historique contestant, en son temps, la création de la tour LUMA.

Nous avons suivi avec attention l'été dernier la résidence « Acclimatation(s) » dont les étudiants en architecture ont réfléchi aux solutions qui permettraient d'adapter la ville au réchauffement climatique en conciliant protection patrimoniale et rafraichissement urbain, en particulier dans le centre ancien, lequel est protégé par un plan de sauvegarde et de mise en valeur dont l'application fait l'objet de la vigilance permanente des AVA.

Nous savons tous qu'Arles est reconnue au titre de l'Unesco à travers deux biens : si tous les Arlésiens connaissent celui des « monuments romains et romans », moins nombreux savent qu'Arles est aussi reconnue comme faisant partie de celui des « chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en France », celui dit « chemin d'Arles » ayant son point de

départ aux Alyscamps. À ce titre nous vous sommes reconnaissants d'assurer la préservation de la valeur universelle de ce bien en renouant avec la mise en œuvre du nouveau plan de gestion élaboré par l'État regroupant tous les chemins jacquaires de France.

Mais de cela il sera question tout à l'heure car après l'intervention de monsieur le maire Patrick DE CAROLIS, je laisse le soin à Sophie ASPORD, adjointe au Patrimoine (entre autres délégations), de faire un point sur les travaux en cours et de nous dévoiler les projets pour... « demain matin ».

En ce qui concerne nos partenariats institutionnels, nous saluons avec gratitude le Conseil départemental 13 ainsi que les équipes du musée départemental Arles antique (MDAA) et celle du Museon Arlaten qui nous reçoivent très chaleureusement à chaque occasion, en facilitant nos visites et autres activités, en contrepartie de quoi les AVA communiquent sur leurs évènements culturels. Par ailleurs les archéologues du MDAA nous confient la promotion de leurs publications sur leurs travaux de recherches et en ce sens, je crois pouvoir dire qu'en 2024 les prochaines fouilles du Rhône vont s'avérer pour le moins très « intéressantes » ! Quant au Museon Arlaten, de même que nous avons entretenu la flamme pendant sa longue mais aujourd'hui lointaine fermeture, il nous a servi de point de départ de notre promenade publique conduite par Geneviève ROUX-PINET sur le thème du taureau, alliant élevage et tradition, lors de la dernière édition des Journées européennes du patrimoine en septembre dernier dont le thème national était le patrimoine vivant… donc, à Arles : le taureau.

Citant Frédéric MISTRAL qui créa le « Panthéon de la Provence », Mandy GRAILLON, représentait la présidente du département lors de l'inauguration dans la chapelle des Jésuites de l'exposition célébrant le centenaire du Comité des Fêtes, aujourd'hui « Festiv'Arles –Maintenance et Traditions », association partenaire des AVA et dont la nouvelle présidente est Josiane ARNAUD. Cette exposition a été préparée en toute hâte par son commissaire qui n'est autre que Remi VENTURE dont j'aime à rappeler qu'il est aussi vice-président des AVA, et qui a déclaré : « J'ai surtout insisté sur l'apport essentiel du Comité des fêtes dans la création des usages arlésiens et du pays d'Arles. » Cette exposition rappelle aussi l'histoire des 24 reines d'Arles qui se sont succédé depuis Angèle VERNET jusqu'à Camille HOTEMAN, le 24e règne, qui se termine le 1er Mai prochain, passant alors le relais aux quatre candidates du 25e règne !

Autour de la tradition et de la maintenance, je me dois aujourd'hui de rendre un hommage particulier à Guy BONNET qui nous a quittés ; il nous avait honoré en 2019 en acceptant amicalement de devenir membre de

notre comité d'honneur ; en ce week-end félibréen à l'étang des Aulnes à Saint-Martin-de-Crau, nous avons une pensée pour cet artiste, poète et chantre de la culture provençale.

Par ailleurs, nous sommes reconnaissants envers le Centre des monuments nationaux – avec lequel nous travaillons à l'élaboration d'un contrat de partenariat en particulier autour de l'abbaye de Montmajour –, et les fondations, telles que la fondation Van Gogh et la fondation LUMA, piliers essentiels de nos sources d'intérêt et de nos actions. Quant à la fondation du Patrimoine (dont je rappelle que la déléguée pour le Pays d'Arles n'est autre qu'Annie Denis, secrétaire des AVA, ici présente et grâce à qui notre partenariat est facilité), si sa mission est célèbre par son loto du patrimoine cher à Stéphane Bern, elle l'est moins au niveau local car ses aides sont peu connues, en particulier des propriétaires de biens à restaurer. La dernière grosse intervention de la fondation en Pays d'Arles concerne la bergerie de la Favouillane en Crau, propriété du Grand port autonome de Marseille, qui en a largement bénéficié. C'est l'occasion de célébrer à notre tour la décision début décembre du Comité intergouvernemental de sauvegarde du patrimoine culturel immatériel de l'humanité de l'Unesco d'inscrire « la transhumance, déplacement saisonnier de troupeaux », et nous savons combien Arles et la Crau sont impliquées dans cette tradition dont la Maison de la transhumance au Domaine du Merle, avec la contribution du CIQ de l'Hauture, a relancé la célébration annuelle.

La protection et la mise en valeur du patrimoine naturel sont aussi inscrites dans les objectifs des AVA, c'est pourquoi nous siégeons officiellement dans les différentes commissions du Parc naturel régional de Camargue depuis 2012. Après une période d'incertitude compliquée, notre Parc de Camargue est aujourd'hui redevenu une référence grâce à sa présidente, Anne Claudius-Petit, membre du Conseil régional lequel est très impliqué dans la survie du Parc, et à son nouveau directeur, Christophe Fontfreyde, qui par son expérience des milieux naturels a pris la mesure des risques de ce territoire fragile et s'est adapté aux spécificités du caractère des Camarguais. Une mention spéciale pour la réserve naturelle nationale des Marais du Vigueirat, partie intégrante du Parc de Camargue, dont la vie et la gestion ont été agitées ces derniers mois et qui semble aujourd'hui quitter « les sables mouvants » ! La patience des AVA, membres du comité scientifique, a été récompensée par la découverte des vestiges du Canal de Marius, selon Otello Badan son inventeur et confidentiellement par Corinne Rousse, qui a officiellement dirigé le chantier des fouilles sur le terrain. C'est une découverte qui met fin à 200 ans d'hypothèses et les AVA ont été fiers de ce résultat historique dont le bulletin s'est déjà fait l'écho. Quant aux Marais de Beauchamp,

corridor arlésien d'entrée dans le Parc des Alpilles, l'histoire ne fait que commencer et nous aurons l'occasion d'en reparler tant les projets d'aménagement sont nombreux.

Nous savons tous combien le patrimoine religieux est important pour Arles. Pas seulement la primatiale Saint-Trophime et son cloître ainsi que Notre-Dame de la Major qui sont les lieux accueillant les différentes cérémonies liées à nos traditions, mais aussi les églises et chapelles du Pays d'Arles et en particulier de Camargue souvent oubliées et abandonnées. Nous saluons l'initiative de la paroisse d'avoir évité un tel abandon en redonnant vie au site du carmel au Mouleyrès. Les relations avec la communauté religieuse sont dès lors pour les AVA fondamentales, et aujourd'hui nous exprimons notre gratitude envers Don Jean-Yves URVOY, curé de la paroisse d'Arles, et son équipe pastorale pour leur soutien indéfectible ainsi que pour son ambassade auprès du diocèse d'Aix-Arles pour l'intérêt qu'il porte à nos actions.

D'autres partenaires participent activement à la préservation de notre patrimoine et du côté associatif, nous saluons les Amis du Musée Réattu, les Amis de Saint-Trophime, Arelate – Peplum, Ville et Patrimoine, ainsi que le Salon des santonniers qui a organisé en 2023 sa 69e édition. Les liens particuliers de parrainage qui unissent Les AVA aux associations telles que les Amis du Musée Taurin d'Arles, dont le président Robert RÉGAL est aussi administrateur des AVA, sont le reflet de notre attachement commun aux traditions et à la richesse culturelle de notre région. Notre bulletin « Histoire d'Arles n° 15 », intitulé « Histoire de la tauromachie à Arles », rédigé par un aficionado adhérent, Jacques GARCIN, que je remercie tout particulièrement, illustre notre engagement à préserver et promouvoir l'héritage taurin qui fait partie intégrante de l'identité arlésienne. Cette collaboration dynamique renforce nos liens amicaux et contribue à faire rayonner notre patrimoine auprès d'un public toujours plus large. Il en est de même de notre partenariat avec Esprit du Sud 13 – dont je rappelle volontiers que Luc JALABERT a souhaité que le président fondateur soit le président des AVA afin d'en garantir l'éclectisme et la neutralité –, qui défend autour d'une charte la liberté de faire vivre toutes les cultures. Cela démontre notre volonté commune de préserver et célébrer les coutumes ancrées dans notre territoire. Ensemble, nous œuvrons à maintenir vivantes ces traditions, qu'elles soient artistiques, culinaires ou festives. Ces associations jouent un rôle essentiel dans la préservation de notre identité culturelle, et notre amitié avec elles est une source d'inspiration mutuelle pour continuer à transmettre ces trésors aux générations futures. C'est à travers ces liens forts que nous contribuons à tisser la toile vivante de l'histoire et de la culture arlésienne.

Je souhaite faire une mention spéciale et amicale pour l'Académie d'Arles avec laquelle nous partageons le calendrier annuel des conférences, sauf en octobre dernier où ensemble nous avons évoqué, lors d'un colloque « Arles, de la Belle Époque aux Années folles », une histoire d'Arles peu connue. Il faut vous avouer aussi que nombre d'académiciens sont membres des AVA… alors les échanges amicaux sont largement facilités.

Pour revenir brièvement aux chantiers évoqués plus avant, je me dois d'évoquer celui qui implique particulièrement les AVA ; en effet, dans le courant 2022, la Ville a lancé une procédure d'appel à manifestation d'intérêt pour l'aménagement de « l'Espace Mistral », autrement appelé depuis longtemps « ancien collège Mistral », où un certain nombre d'associations dont les AVA sont hébergées et doivent déménager. Comme nous l'avons déjà évoqué se pose alors la question de la nouvelle adresse du siège ; après plusieurs hypothèses, la proposition nous a été faite par le maire personnellement d'emménager au cœur du centre ancien, au 14 rue des Arènes, dans une annexe de l'ancienne École de la photo, mitoyenne de l'hôtel Quiqueran de Beaujeu, où nous aurons comme colocataires à l'étage l'association « Les Suds à Arles », organisatrice du célèbre festival éponyme, si chère à notre nouvelle administratrice Marie-José Justamond. C'est ainsi que la vie trépidante des AVA connaît actuellement un tournant avec la préparation du déménagement, le septième de notre histoire, à une date non encore fixée mais prévue fin 2024. Ce changement de lieu promet de renforcer notre présence au sein de la communauté urbaine, offrant ainsi un espace central pour nos activités et renforçant notre engagement envers la préservation du patrimoine arlésien.

Le conseil d'administration, grâce à l'engagement de passionnés bénévoles et motivés, se trouve actuellement au cœur de cette transition, gérant efficacement les aspects logistiques, de cotisation, de permanence et de secrétariat pour assurer une transition fluide vers notre nouvelle demeure. Cette situation met en lumière notre dévouement continu envers nos membres et notre mission.

Parmi nos activités je souhaite mettre l'accent sur les cours de provençal, les conférences, les visites, les sorties, les ateliers, les manifestations telles que les Journées européennes du patrimoine (JEP), les voyages, les colloques et les rencontres qui enrichissent notre programme dynamique. Ces activités reflètent notre engagement à promouvoir la culture provençale, à éduquer et à inspirer nos membres.

Les bulletins, les publications régulières sont des piliers de notre communication, partageant des informations, des découvertes et des

réflexions sur l'histoire et le patrimoine d'Arles. Ils incarnent notre engagement envers la diffusion du savoir et la mise en valeur des trésors de notre ville.

En somme, conformément à nos statuts, la vie des Amis du Vieil Arles est animée par la passion pour la préservation de notre patrimoine, l'enrichissement culturel et le renforcement des liens au sein de notre communauté.

Tous nos (vos) administrateurs, dans la diversité de leur expérience personnelle et professionnelle constituent pour les AVA une richesse exceptionnelle et une motivation extraordinaire de passionnés, en quelque sorte j'ose l'affirmer : un patrimoine vivant unique ! C'est ainsi que Véronique WOOD, architecte du Patrimoine, qui a rejoint notre conseil d'administration l'an dernier, est membre actif du comité d'organisation du SIPPA, vitrine du Pôle Culture et Patrimoines ; elle participe pour les AVA à l'étude de dossiers techniques qui nous intéressent à plus d'un titre.

Grâce à ces avis éclairés, les Amis du Vieil Arles regardent avec plus d'enthousiasme vers l'avenir, animés par une série de projets et d'actions ambitieuses avec toujours l'objectif visant à préserver et promouvoir le patrimoine arlésien. En mettant à jour régulièrement notre liste non exhaustive des « monuments et objets oubliés », les AVA mettent en exergue auprès des décideurs les priorités pour ceux qui nécessitent une vigilance accrue pour une rénovation urgente.

À court terme, les AVA sont particulièrement attentifs au futur immédiat de la chapelle de la Genouillade, comme un symbole de leur action, car celle-ci a fait l'objet, lors du renouveau des AVA en 1971, du premier chantier de jeunes bénévoles. C'est le témoignage de notre volonté de l'époque de redonner vie aux joyaux méconnus de la ville ; mais aujourd'hui, des interventions de ce type, réalisées par des bénévoles hors de toute démarche officielle, n'est plus autorisée.

Sous l'instigation de Julien GONDAT, tout récent et jeune administrateur, nous étudions la possibilité de créer un prix AVA qui encouragerait la recherche sur le patrimoine arlésien et du Pays d'Arles, soulignant ainsi notre engagement envers l'éducation et la valorisation des connaissances locales. Et en complément de notre site Internet, l'expansion de notre présence « en ligne », notamment sur Facebook et YouTube, renforce notre connexion avec un public plus vaste.

À moyen terme, les AVA envisagent d'autres sollicitations comme la restauration de la léproserie Saint-Lazare, route de Crau, un projet privé d'envergure témoignant de notre engagement dans la préservation du patrimoine santé historique arlésien. Enfin, à long terme, des voyages

et croisières pourraient être organisés pour nous permettre ainsi qu'à nos adhérents de découvrir d'autres horizons culturels et architecturaux, élargissant ainsi notre champ d'action au-delà des frontières de notre ville bien-aimée.

Ces projets, du court au long terme, démontrent l'engagement continu des Amis du Vieil Arles envers la préservation, la découverte et la transmission du patrimoine, contribuant ainsi à forger un avenir où le passé demeure vivant et inspirant.

Mais je ne peux clôturer cette assemblée sans un instant particulier ! En effet, au moment où, faisant partie du tiers sortant, Annie ARNOULT ne souhaite pas se représenter après vingt-sept années d'un dévouement illimité pour les AVA, je veux être votre ambassadeur en la remerciant au-delà de l'émotion que tous nous ressentons et lui dire notre reconnaissance amicale et nos remerciements chaleureux pour sa présence assidue et sa participation sans limite à nos activités.

En conclusion de ce rapport moral, je souhaite exprimer ma profonde gratitude envers tous ceux qui contribuent à l'essor des Amis du Vieil Arles. Les liens précieux que nous avons tissés avec la Mairie, les institutions, les associations, les membres de notre comité d'honneur et nos adhérents démontrent la force de notre engagement commun envers la préservation du patrimoine arlésien.

C'est avec un profond sentiment d'optimisme que je regarde vers l'avenir des AVA. Ensemble, forts de notre histoire et de notre détermination, nous sommes prêts à préserver et à partager les trésors de notre ville, laissant une empreinte indélébile pour les générations futures.

Je vous remercie pour votre engagement continu, votre passion et votre soutien aux Amis du Vieil Arles et que vive l'histoire, vive la culture, vive Arles dans ce troisième millénaire !

Vincent RAMON

EXTRAITS DE L'INTERVENTION DE M. DE CAROLIS, MAIRE D'ARLES

En premier lieu, monsieur le maire exprime tout son bonheur de partager avec cette assemblée sa passion pour le patrimoine arlésien.

Il évoque ensuite les nombreuses opérations de restauration de monument réalisées, mais aussi les réaménagements importants et les chantiers de voirie et de réfection des différents réseaux, tant dans le centre-ville que dans les quartiers et hameaux. Il cite en particulier la place Wilson, l'obélisque, le quartier de la Cavalerie avec ses tours et la fontaine Amédée Pichot bientôt restaurée et remise en eau.

Il sait gré aux AVA de leur position quant à l'installation, place Lamartine, d'une œuvre contemporaine monumentale de Bernar VENET, de façon à ce qu'elle ne porte pas atteinte à la vue sur la porte de la Cavalerie et la fontaine Amédée Pichot. Cette entrée nord de la ville sera encore mieux mise en valeur dans un deuxième temps avec le réagencement de l'avenue de Stalingrad et du rond-point de la place Lamartine.

Il évoque l'ouverture, dès la rentrée universitaire 2024, au sein de l'hôtel Quiqueran de Beaujeu (ancien site de l'École nationale supérieure de la photographie), d'un « hub créatif », à savoir un lieu innovant dédié aux nombreux étudiants du territoire engagés dans les filières du numérique, de la culture et de la création ainsi qu'aux lycéens.

Enfin, il fait allusion à l'annonce inquiétante pour le territoire de tout le Pays d'Arles d'un projet de réalisation d'une ligne électrique aérienne de très haute tension (400 000 volts), constituée de pylônes de plus de cinquante mètres de haut, susceptible de relier Jonquières, dans le Gard, à Fos-sur-Mer sur un parcours qui reste à définir mais qui, quel que soit le trajet retenu, portera gravement atteinte au paysage environnant avec toutes les conséquences pouvant en résulter sur les plans sociaux, touristiques, économiques. Le maire entend faire adopter par le conseil municipal une motion s'opposant à ce projet et se montre reconnaissant aux AVA de s'être déjà exprimés en ce sens. *(Voir ci-après.)*

Après avoir encore remercié les AVA pour leur action, il passe la parole à Mme Sophie ASPORD pour présenter plus en détail l'action de la municipalité en matière de patrimoine.

INTERVENTION DE MME SOPHIE ASPORD, ADJOINTE À L'URBANISME ET AU PATRIMOINE

Mme Sophie ASPORD, a effectué une présentation faisant état dans un premier temps du bilan et des actions entreprises en 2023, puis dans un second temps des projets engagés pour 2024. En voici le résumé.

Les actions entreprises en 2023

Restauration de la porte de la Cavalerie

Rempart de la ville mentionné en 1190, édification de la porte de la Milice au XIIIe s., puis porte de Tarascon, elle fut reconstruite en 1588 et devint porte de la Cavalerie. Remaniée au XVIIIe s., la porte fut partiellement détruite sous la Révolution française, puis en 1877 après la création de la place de Lamartine en 1871.

En 2023 les travaux ont consisté en : nettoyage et rejointoiement, reprise des arases et de certaines zones de parement, restitution des baies supérieures, reprise des menuiseries.

Aménagement urbain du quartier de la Cavalerie

Dans la continuité de la valorisation de la porte, après avoir refait l'ensemble des réseaux d'assainissement et gaz, intégré les lignes électriques, la rue de la Cavalerie a été totalement réaménagée au niveau de la voirie avec des pavés, du béton désactivé, la plantation de 35 arbres et la restauration de la fontaine Amédée PICHOT (67 323 euros) qui va être remise en eau.

Opération menée dans le cadre du plan national « Action cœur de ville » et du contrat départemental, le montant de ce chantier est de 2 742 368 euros, financés à 46 % par le Département, 28 % par la Ville, 6 % par le préfet de région et 6 % par la Région. Fin des travaux : avril-mai 2024.

Restauration de l'obélisque de la place de la République

L'obélisque en granit, qui provient de la *spina* du cirque romain, date du IVe s., a été découvert en 1389, mais ce n'est qu'au XVIe s. qu'il renoue avec sa vocation de symbole solaire et est transporté et installé sur la place royale, « pour la plus grande gloire du roi Louis XIV ». Les lions de pierre, initialement placés au XVIIe siècle, furent remplacés en 1829 par des lions de bronze sculptés par DANTAN. En 1866-1867, Henri RÉVOIL restaure l'édifice et y ajoute fontaines et bassin, décorés de masques d'Hercule.

Travaux entrepris entre mars et octobre 2023 : consolidation du socle, traitement des restaurations antérieures et suppression des ragréages qui se détachaient du monument, reprise d'étanchéité de la fontaine. Le coût de l'opération, s'élevant à 142 833 euros, a été financé à 45 % par la Direction régionale des affaires culturelles, à 35 % par l'État au titre de la dotation de soutien à l'investissement local et à 20 % par le Conseil départemental des Bouches-du-Rhône.

Restauration du clocher de l'église Saint-Césaire à la Roquette

Église des Grands Augustins mentionnée en 1258, l'édifice fut agrandi en 1492-1511, partiellement détruit suite à un incendie au début du XVIIe s. Vendue sous la Révolution comme bien national, la municipalité décida son rachat en 1827, ce qui fut fait en 1839.

C'est alors qu'elle fut rétablie au culte sous le vocable de Saint-Césaire, dont les reliques y furent déposées dans les années 1980. En l'absence d'entretien courant, une consolidation d'urgence du clocher a été nécessaire (rejointoiement, consolidation et remplacement des pierres de taille, suppression des agrafes métalliques, etc.)

Une rallonge budgétaire de 58 000 euros HT a été nécessaire pour finaliser les travaux actuellement en cours.

À noter que cette église devra faire l'objet d'un diagnostic complet en vue de sa restauration. Une attention particulière devra également être apportée sur les objets mobiliers qu'elle contient.

Tableaux de Finson de l'église Saint-Trophime

Un diagnostic en décor peint a été réalisé il y a quelques mois sur les trois tableaux du célèbre peintre caravagesque Louis Finson (1580-1617) que possède l'église Saint-Trophime : *L'Annonciation* (1612), *La Lapidation de saint Étienne* et *L'Adoration des Mages*.

Ces tableaux ont attiré l'œil des spécialistes du Caravage et vont faire l'objet d'un prêt dans le cadre d'une exposition internationale consacrée à Louis Finson qui aura lieu dans un premier temps au musée de Naples en 2026, puis à Bruges et à Marseille. Mais la municipalité travaille avec la DRAC et les différents organisateurs, à ce qu'une exposition, peut-être dans un format plus réduit, soit également envisagée à Arles dans quelques années.

Le diagnostic de l'état sanitaire des tableaux a eu lieu en 2023, conduit par Danièle Amoroso.

La restauration de *L'Annonciation* est programmée en 2024, tandis que des diagnostics complémentaires vont être engagés par le CICRP (Centre interdisciplinaire de conservation et de restauration du patrimoine) afin que soit restaurés en 2025 *La Lapidation de saint Étienne* et *L'Adoration des Mages*.

Pour ce projet estimé à 121 997 euros HT, une subvention de 60 999 euros a été demandée à la DRAC PACA et une aide de 36 599 euros au conseil départemental des Bouches-du-Rhône.

Célébration du 25e anniversaire du classement des « Chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en France »

L'intérêt patrimonial, historique, architectural et archéologique de la ville d'Arles est reconnu, au titre de l'Unesco, pour le bien « Arles, monuments romains et romains » (1981) et pour le bien en série « Chemins de Saint-Jacques-de-Compostelle en France » (1998).

Celui-ci s'étend sur 10 régions, 32 départements et 95 communes. En région PACA, seule l'église Saint-Honorat et la nécropole des Alyscamps sont reconnues comme site emblématique du contexte culturel, religieux, artistique et architectural de ce pèlerinage. Le chemin mentionné dès le IXe jusqu'au XVe siècle conduit les pèlerins depuis Arles vers Saint-Gilles-du-Gard en passant par l'église Saint-Blaise, la cathédrale Saint-Trophime et la chapelle Saint-Genest à Trinquetaille.

Durant la célébration, la ville d'Arles a organisé un temps fort avec le spectacle Rozeo qui a accueilli plus de 600 personnes au site des Alyscamps.

Visites guides-spectacles dans les monuments

De nouvelles animations ont été proposées en 2023 avec la création de visites spectacles spécifiques aux monuments. Parmi celles-ci figurent, « Les clowns » (au cloître Saint-Trophime) qui ont attiré 783 spectateurs et « Loges des comédiens » (au théâtre antique), 2000 spectateurs.

Quelques chiffres :

Fréquentation des visites monuments 2023 : 55 807 visites.

Fréquentation générale des monuments : 664 274 entrées avec le Pass Monuments. On retrouve la fréquentation d'avant la Covid (787 349 entrées).

Recette 2019 : 2,4 millions d'euros.

Recette 2020 (COVID) : 864 000 euros.

Recette 2023 : 2,7 millions d'euros.

Journées européennes de l'archéologie

Nombre de participants : 82 personnes.

Visite de chantiers en cours : Cavalerie et obélisque.

Visite commentée *« Le Balteus ou mur de podium de l'amphithéâtre »* par Elsa ROUX, responsable d'opération Hadès.

Conférence au théâtre municipal : *« L'obélisque d'Arles : point sur la restauration du monument »* par Renzo WIEDER.

Journées européennes du patrimoine

2022 : 11 003 visiteurs.

2024 : 14 670 visiteurs.

Journées nationales de l'Architecture :

52 participants pour les conférences, 33 pour les ateliers et 39 443 visiteurs pour l'exposition du 14 octobre 2023 au 31 janvier 2024.

Résidence Acclimatation(s)

Après avoir accueilli les élèves de l'école d'architecture ENSA Marseille qui ont travaillé sur l'îlot de la médiathèque « Ouvrir les portes », une résidence d'architectes d'urbanisme et de paysagistes a été reçue, qui a travaillé sur les îlots de fraicheur en centre ancien. Cette résidence résulte d'un projet où la ville d'Arles est ville-pilote en PACA pour répondre au problème de développement durable. Ce projet a été réalisé en partenariat avec la DRAC PACA et la MAV PACA. Plusieurs visites ont été organisées, ainsi qu'une exposition qui a eu lieu dans le vestibule de l'hôtel de ville. En 2024, cette exposition devrait revenir à Arles.

Projets 2024

Zone tampon des biens classés par l'Unesco

Cette étude consiste à proposer un périmètre périphérique au PSMV et à définir les outils de gestion adaptés au regard de la zone déterminée, avec la création d'un SPR (site patrimonial remarquable) et vraisemblablement d'un PVAP (plan de valorisation de l'architecture et du patrimoine) facilitant la gestion et la mise en valeur des sites patrimoniaux.

Le chargé d'étude, l'agence Lavigne, a été désigné en décembre et l'étude a commencé le 16 février en partenariat avec la DRAC. D'un montant de 125 460 euros HT, une subvention DRAC à hauteur de 50 % est sollicitée.

Étude globale signalétique

Pour accueillir dans de bonnes conditions les visiteurs, trois points ont été ciblés :
- une meilleure information pour guider le visiteur ainsi que sur la connaissance historique, architecturale et archéologique du monument (panneaux explicatifs) (travaux fin 2024) ;
- une nouvelle identité visuelle ;
- la création de nouveaux points d'accueil (avec accès aux personnes à mobilité réduite) et d'espaces de vente.

Diagnostic de l'église Saint-Trophime et du palais de l'Archevêché

- Problème de fuite aux toitures.
- Phase 1 : mise hors d'eau et hors d'air (60 000 euros).
- Phase 2 : traitement intérieur avec son mobilier bâti.
- Phase 3 : mise en valeur du mobilier liturgique (projet d'une salle du trésor).

L'église Saint-Trophime présente depuis de nombreuses années des problèmes d'étanchéité et de fuites qui s'aggravent de jour en jour. En 2023, un premier diagnostic a été conduit sur la toiture de la nef ; en 2024, il se poursuit sur les chapelles latérales et le clocher. En raison du coût des études, le diagnostic s'étend donc sur deux exercices, il en sera de même pour le projet de restauration de la mise hors d'eau hors d'air de l'édifice.

Le diagnostic 2024 est estimé à 60 000 euros HT ; de nouveau la ville sollicite une aide de la DRAC de 30 00 euros et du conseil départemental des Bouches-du-Rhône de 18 000 euros.

Un diagnostic global de l'édifice est envisagé afin de pouvoir solliciter de nouvelles aides telles que le Loto du patrimoine ou des fondations privées.

Diagnostic « rayonnement » de l'amphithéâtre

Depuis l'exécution du plan patrimoine antique, les « algecos » sont toujours présents. Il est nécessaire de mettre en valeur le tour de l'édifice en réaménageant la place Bornier, en végétalisant et supprimant ces algécos,

en composant un espace urbain digne de ce site reconnu à l'Unesco et en créant des espaces mieux adaptés pour les manifestations culturelles.

Travaux d'urgence sur les remparts

Des travaux d'urgence doivent être entrepris sur les remparts, le long du boulevard Émile Combes, au niveau de l'église de la Major et de la rue de la Roque. Une mission complète de maîtrise d'œuvre (avant-projet sommaire, avant-projet définitif, suivi de travaux et remise du dossier des ouvrages exécutés) a été engagée pour la demande d'autorisation et le suivi du chantier.

Une aide de 15 000 euros a été demandée au conseil départemental des Bouches-du-Rhône pour une étude estimée à 33 333 euros HT.

Conservation et restauration du *balteus* de l'amphithéâtre

Des travaux de conservation et restauration du *balteus* de l'amphithéâtre vont être entrepris. Rappelons que le *balteus* est le parapet ou mur de pierre qui ceinturait à l'origine l'arène et qui est aujourd'hui dans un état de dégradation très avancé en raison de divers remaniements depuis l'époque médiévale, des campagnes de dégagement du XIXe siècle, des intempéries et d'un manque de consolidation depuis de nombreuses années.

Diverses analyses historiques, d'identification de pierre et structurelles ont été entreprises et ont permis de définir le protocole de consolidation du *balteus* qui devrait débuter après la feria de Pâques

Le projet est estimé à 200 000 euros HT, des subventions de 100 000 euros à la DRAC et 60 000 euros au conseil départemental des Bouches-du-Rhône sont sollicitées.

Travaux au musée Réattu

L'ancienne commanderie des chevaliers de l'ordre de Malte (musée Réattu) accueillant du public, il est nécessaire de mettre en conformité l'édifice afin d'avoir une porte de secours. Celle-ci sera aménagée dans une ancienne ouverture actuellement murée. Il sera nécessaire de reprendre le gros œuvre, de mettre un seuil et des emmarchements pour constituer cet accès. Un suivi archéologique sera aussi nécessaire.

Le projet est estimé à 8 333 euros HT ; une subvention de 2 500 euros est demandée au conseil départemental des Bouches-du-Rhône.

Travaux d'entretien courant

Pour les travaux d'entretien et plus particulièrement la dévégétalisation des monuments et les reprises de désordres qui en résultent, un budget de 33 333 euros HT a été déterminé pour intervenir à l'amphithéâtre, aux thermes de Constantin, à l'hôtel de ville, à l'église Saint-Trophime, à l'église Sainte-Anne, à l'église de la Major et au théâtre antique. Il y a

deux ans, une intervention avait eu lieu sur les remparts de la Cavalerie ; dernièrement un traitement a été effectué sur une partie de l'église Sainte-Anne et sur l'église de la Major.

Pour ces travaux dits d'entretien courant, une subvention de 16 167 euros est sollicitée auprès de la DRAC, et une aide de 10 000 euros auprès du Département.

Animation et temps forts 2024

- Avril - mai 2024 : exposition *« Envers et contre tous : une histoire sportive de la femme »* dans l'amphithéâtre.

- 11 & 12 mai : passage de la flamme olympique.

- Poursuite des visites et animations guidées, spectacles, etc., et volonté affirmée d'animations tout au long de l'année dans les monuments.

- Création d'un Label Art & Monument pour accueillir et valoriser des propositions artistiques et événements culturels de qualité au sein des monuments.

- Lancement d'une « newsletter » du service du patrimoine.

- Un projet ambitieux de visite immersive dans les cryptoportiques grâce à l'installation d'outils de médiation et de dispositifs numériques sera présenté fin mars aux directeurs des écoles supérieures de la ville afin de travailler en commun et de candidater à un appel à projet dans l'espoir d'obtenir d'importants financements de l'État.

Remerciements

Mme Aspord conclut son propos en remerciant les agents des services du Patrimoine, de la Culture, de la Communication, des bâtiments communaux pour leur action, mais également les membres des associations du patrimoine, les Arlésiennes, Arlésiens, et aussi les touristes, tous ambassadeurs de notre ville d'Arles et de son Patrimoine.

SUITE DE L'ASSEMBLÉE GÉNÉRALE

Dans son rapport financier, Jean-Marie Lopez, trésorier, a fait état de la bonne santé, dans ce domaine, de l'association et quand bien même l'exercice 2023 se termine avec un déficit de 8 723 euros, il s'agit d'un déficit « consenti » puisque essentiellement constitué de la réalisation, sur les fonds propres des AVA, d'un nouveau tableau de St Roch, remplaçant sur la place éponyme un précédent tableau très endommagé et dont la restauration s'était avérée infaisable.

Par ailleurs, il a été proposé à l'assemblée de porter à 35 euros au lieu de 30 le montant de la cotisation annuelle pour 2025. En effet, celui-ci n'avait pas été augmenté depuis 17 ans, malgré l'évolution du coût des charges ! En outre, il est proposé de passer de 36 à 50 euros le montant de

la cotisation annuelle pour les quelques adhérents résidant à l'étranger (les seuls frais d'envoi des quatre bulletins de l'année étant devenus supérieurs à 36 euros !).

Pierre VELLY, vice-président, a ensuite procédé à la présentation du rapport d'activités de l'association, comprenant le bilan des activités menées en 2023 et le programme de celles prévues en 2024.

Le rapport moral, le rapport financier, comprenant l'augmentation des cotisations, et le rapport d'activités ont été approuvés à l'unanimité par l'assemblée générale.

Celle-ci s'est terminée par le chapitre des élections au conseil d'administration. Cette année, le « tiers sortant » était composé d'Annie ARNOULT, Marie-José BOUCHE, Jean-Pierre GILLES, Julien GONDAT, Christophe GONZALEZ, Jean PITON et Vincent RAMON. À l'exception d'Annie ARNOULT dont Vincent RAMON a loué l'action durant vingt-sept ans au sein du conseil d'administration, tous se représentaient pour un nouveau mandat et ont été réélus à l'unanimité. Il n'y avait pas par ailleurs de nouvelle candidature

Le conseil d'administration compte désormais dix-huit administratrices et administrateurs ainsi que trois auditrices et auditeurs libres. Le nouveau bureau sera composé lors du conseil du 3 avril prochain.

LIGNE ÉLECTRIQUE AÉRIENNE JONQUIÈRES / FOS-SUR-MER

Les AVA ne peuvent que s'associer aux protestations unanimes émanant tant des élus locaux que de nombreuses associations et, de manière générale, des habitants du Pays d'Arles, à l'annonce d'un projet de ligne électrique aérienne à très haute tension de 400 000 volts prévue pour relier Jonquières-du-Gard à Fos-sur-Mer qui, quel que soit le trajet qui sera retenu, viendra défigurer des territoires exceptionnels. Si le but d'une telle réalisation, la volonté de décarbonation du site industriel de Fos-sur-Mer, est louable, c'est la solution technique envisagée qui est éminemment contestable.

C'est la raison pour laquelle notre association, dans son rôle premier de défenseur du patrimoine, a non seulement signé la pétition s'opposant à un tel projet (qui compte déjà plus de 15 000 signatures), mais également cosigné, avec huit autres associations, une lettre destinée à la directrice générale de l'Unesco attirant son attention sur cette situation pour le moins préoccupante.

SOCIÉTÉ DES AMIS DU VIEIL ARLES

Fondée en 1903 - Reconstituée en 1971

Présidents d'honneur	Anciens présidents	
Frédéric MISTRAL	Auguste VÉRAN	1901-1903
Émile FASSIN	Auguste LIEUTAUD	1903-1923
Pierre FASSIN	Jean LANDRIOT	1971-1974
André VAILHEN-REMACLE	René VENTURE	1974-1987
René VENTURE	Thérèse GUIRAUD	1987-1990
Henri CÉRÉSOLA	Henri CÉRÉSOLA	1990-2011

COMITÉ D'HONNEUR

Guy BONNET - Louis BOREL - Patrick de CAROLIS
Pierre DOUTRELEAU - René GARAGNON
Jean-Claude GOLVIN - Christian LACROIX
Henri LAURENT - Claude MAURON - Roger MERLIN -
Vera MICHALSKI-HOFFMANN - Christian MOURISARD
Françoise NYSSEN - Erik ORSENNA - La Reine d'Arles
Michèle RICARD - Odyle RIO - Dominique SÉRÉNA-ALLIER
Claude SINTÈS - Henri VEZOLLES - Renzo WIEDER

MEMBRES DU CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président : Vincent RAMON
Vice-présidents : Remi VENTURE, Pierre VELLY
Secrétaire : Annie DENIS
Trésorier : Jean-Marie LOPEZ
Archiviste : Julien GONDAT

M. BAUDAT, M.J. BOUCHE,
J.F. CHAUVET, G. FRUSTIÉ, J.P. GILLES,
Ch. GONZALEZ, M.J. JUSTAMOND, P. MILHAU,
J. PITON, R. RÉGAL, D. SALOMON, V. WOOD.



Dépôt légal 1er trimestre 2024
Directeur de la publication : V. RAMON
ISSN 0988 - 9531

Création - Impression
CDI Imprimerie